

@

Jean Bouchot

SCÈNES DE LA VIE DES HUTUNGS
Croquis des mœurs pékinoises

à partir de :

SCÈNES DE LA VIE DES HUTUNGS

Croquis des mœurs pékinoises

par Jean BOUCHOT (1886-1932)
Préface d'Albert Nachbaur

Nachbaur, éditeur, Pékin. Troisième édition, 1926, 126 pages + illustrations.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2014

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Avant-propos

1. Rite de l'Offre et de la Demande
2. La méprise de Kho
3. Chez Lucullus
4. Aveugles
5. Alignements
6. La mort du pousse
7. Hymen
8. La charretée
9. Sonorités
10. Feux follets
11. Li Shen, Chinois à natte
12. Vieille Chine
13. Noblesse de robe
14. Trafic des indulgences
15. Ivoires
16. Pégases et phaétons.

PRÉFACE

@

La vie des Hutungs ? Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là ?

Serait-ce un peuple étrange, aux mœurs inconnues, découvert par un explorateur audacieux, ou plutôt le titre choisi par un auteur facétieux pour attirer le client attentif aux « Vient de paraître » ?

Depuis que Sacha Guitry nous l'a fait avec « la Prise de Berg op Zoom » — une chose charmante du reste — je me précipite sur le dictionnaire avant d'acheter.

Si donc j'étais encore Parisien je feuilletterais Littré, Gazier, Larousse, tous gens qui n'étant pas immortels se sont dépêchés de finir leur bouquin avant celui de l'Académie.

Je feuilletterais et je ne trouverais rien, parce que nos modernes encyclopédistes n'ont pas encore introduit, entre mille chinoiseries, certains mots chinois, pas même celui de hutung... qui est toute la Chine.

Aucun sinologue n'est sans doute d'accord pour son orthographe, son genre et sa prononciation et il fallait, pour employer un terme aujourd'hui approprié, que Jean Bouchot s'occupât de sa « romanisation » par la vulgarisation.

Non pas que la hutung ait à être adaptée aux mœurs romaines — elle a sa vie propre originale et ne conduit pas au Forum...

Puisque je ne suis plus Parisien, je connais la hutung qui est la rue, la ruelle, l'impasse, le cul-de-sac, la place publique, le boulevard chinois. Méandre et labyrinthe, ruisseaux fangeux, trous à purin, pavée d'immondices et bitumée de crotte, telle est la hutung pékinoise. Au seuil des portes, laissant le mur « Ying pei » défendre aux mauvais esprits l'entrée de la maison, les commères bavardent, les gosses nus jouent dans la boue, les hommes accroupis fument, les marchands crient ; ça sent l'huile chaude, le graillon, la pastèque et le poisson, ça pue, ça gueule...

Ça gueule comme les devantures de boutiques aux rouges éclatants, aux ors trop dorés, comme les culottes vermillon des moutards, les casaques vertes ou bleues ou roses des femmes passant dans des pousses qui hurlent de cuivres, de fanaux et d'avertisseurs.

Mais tout cela Bouchot vous le dira mieux que cela a jamais été dit, mieux que cela a jamais été écrit.

Personne encore jusqu'ici ne s'était penché sur la vie populaire chinoise pour la peindre avec autant de précision, de sûreté, d'exactitude, d'observation, dans une langue impeccable, élégante et riche.

Ce petit livre dira sur la Chine et les Chinois des vérités qu'une formidable bibliographie a complètement négligées.

Il servira mieux à l'étude de la psychologie céleste que mille romans fantaisistes sur les magots et les bateaux de fleurs. Il rangera Jean Bouchot parmi les rares écrivains qui, durant un séjour prolongé en Chine, ont su tirer autre chose que les balivernes dont les « spécialistes » extrême-orientaux encombrant les colonnes de nos journaux et ravitaillent les éventaires des bouquinistes.

A. NACHBAUR

AVANT-PROPOS

@

Joseph Fabre, qui ne connaissait pas à l'origine de son œuvre la langue des insectes, parvint pourtant à force de patience et de soins à mettre en lumière quelques-unes de leurs caractéristiques. En suivant les fourmis dans les couloirs infinitésimaux de leurs retranchements, il collectionnait des observations et tirait des conclusions que l'expérience a vérifiées et nous n'avons plus de raisons pour rester indifférents devant la vie des minuscules républiques champêtres.

À cet égard Pékin aussi est une fourmilière de quatre millions d'habitants, — autant qu'il est possible de l'évaluer précisément pour une capitale du vingtième siècle qui n'a pas d'état-civil et fonde ses recensements sur le calcul bénévoles du facteur des postes ! — une fourmilière dont les couloirs, invariablement Nord-Sud ou Est-Ouest, se nomment en chinois des *hutungs*. Rarement la hutung est plus large qu'une de nos ruelles de village, parfois elle est plus étroite. Elle est la scène sur laquelle se joue, logiquement, la destinée d'une population congestionnée dans des mesures, où l'on étouffe l'été, ou l'on gèle l'hiver, où la même pièce sert d'abri à des familles entières. La hutung est le réceptacle de toute

une population follement vaniteuse par ailleurs, préoccupée de « paraître » avant tout, dont le souci principal, après le gain, est de parader devant ses voisins ; elle est le réceptacle aussi de tous les détritrus, de toutes les ordures, les eaux sales et les scories de la maisonnée.

Rechargée de tous ces déchets organiques la hutung est d'une consistance singulière : élastique sous le pied quand il fait sec, elle devient fangeuse dès qu'il pleut et très souvent alors impraticable.

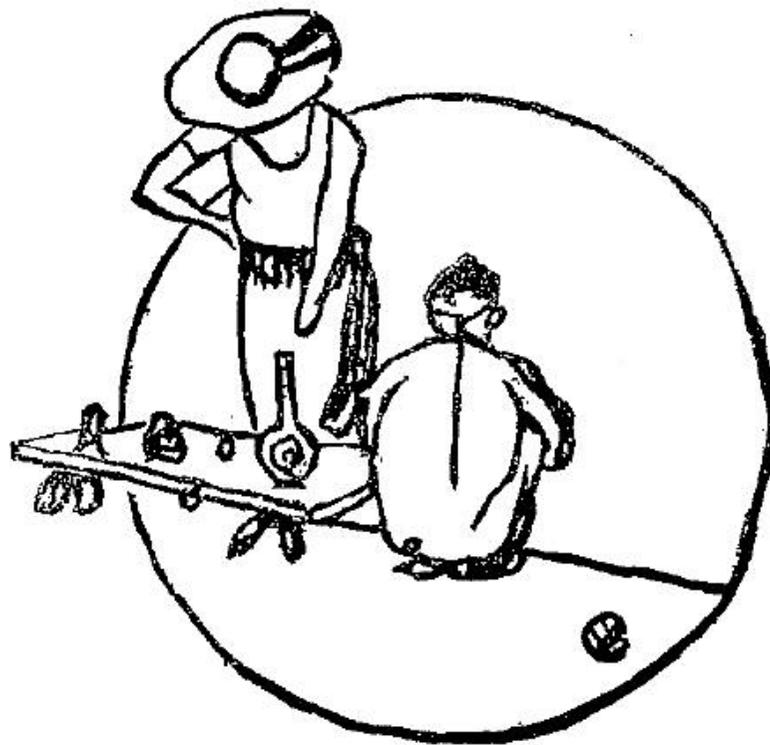
C'est sur la hutung que vit le coolie pousse-pousse, rivé à sa voiturette comme le forçat à son boulet ; sur elle que s'élèvent toutes les générations pékinoises, pêle-mêle avec les chiens, les porcs aux soies noires et les poules ; sur elle que se tiennent les assemblées de commères, les repas familiaux, les joutes oratoires dont le Chinois est si friand : la hutung est un raccourci de Pékin, Pékin un résumé de la Chine.

La nation chinoise se trouve collée sur la hutung comme sur ces plaques de verre que l'on soumet au microscope : l'observateur, pour peu qu'il soit intéressé et impartial, peut y trouver maints documents qui permettent de sonder cet impénétrable, entretenu si pieusement par les Chinois qu'on peut dire qu'ils prennent plus de soin pour cacher leurs tares que pour s'en corriger.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir mis à l'étude des Pékinois le soin, la perspicacité et la science déployés par J. Fabre dans ses études de la « Vie des Insectes » : j'ai seulement voulu montrer que la chose était possible et que l'ignorance ou nous nous tenons, en prenant de faciles prétextes, des aspirations intimes des Célestes pouvait nous être imputée plus aisément qu'à l'ésotérisme atavique des Asiatiques. J'ai raconté, sans phrases, ce que j'ai vu, pendant trois années de résidence à Pékin : je pense que si ces lignes diffèrent de celles qu'ont écrites les touristes pressés par leurs horaires, personne ne pourra s'élever contre ce qu'elles révèlent hormis les Chinois, peut-être.

Jean Bouchot.

RITE DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE



Dans les hutungs qu'animent des corporations de marmots, de mendiants pleurards, de marchands ambulants aux appels sonores, frappant avec une conviction mélancolique et résignée sur le tambourin qui est la marque distinctive de leur profession, j'aime à suivre le détail des transactions entre vendeurs et acheteurs. Maintes fois, dans mes pérégrinations citadines je me suis arrêté pour observer les scènes curieuses qui se déroulent toutes invariablement de la même façon et j'ai cru comprendre que ces discussions suivent une évolution normale, que l'on peut étudier en elles l'observance d'un rite, le respect d'une « loi » ancestrale et traditionnelle, vieille de cinq mille ans peut-être et qui serait la Loi de l'Offre et de la Demande agrémentée d'un je ne sais quoi de hiératique, comme la présence d'un « cérémonial ». Là, j'ai cru retrouver la miniature du génie de la Chine toute entière ; point de cette brutalité barbare qui fait dire : « Combien cela ? » et pousse à jeter quelque menue monnaie pour s'emparer de son acquisition : en Chine on est trop civilisé pour sacrifier à la simplicité.

Voyez le marchand de balais : sur l'épaule un fléau aux extrémités duquel oscillent deux tas de gerbes assemblées comme les plateaux d'une balance : il court à petits pas en poussant sur une certaine cadence, bien établie, un appel fait à la fois de plainte et d'allégresse. La Chine, patrie de la sonorité, n'éprouve pas le besoin de cultiver l'harmonie.

Sur le seuil d'une maison, une jeune femme portant un bébé lui fait un signe qu'elle appuie d'un glapissement assez semblable au miaulement des chattes qu'énervent un printemps précoce. L'homme s'arrête ; en souriant il dépose les deux tas qui constituent sa fortune du jour et tandis que s'établit le contraste entre la créature anémique qui vit à la ville et le gaillard dont le torse est bronzé par un implacable soleil, le Rite de l'Offre et de la Demande se déroule.

*D'abord la femme jette un coup d'œil superficiel : elle estime la marchandise avec ce dédain affecté qui est le prélude de la scène et sert à poser une compétence. Sans mot dire, elle consent à prendre un balai, sur le tas ; elle le tourne, le retourne, l'observe, le soupèse, et le critique *in petto*, pour fixer son*

opinion définitive. D'un geste silencieux elle souligne les défauts, les faiblesses, les erreurs; elle claque délicatement de la langue contre son palais comme si elle venait à déplorer l'imperfection actuelle de tout travail. Quand elle a manifesté doctement toute sa pensée, elle s'abaisse à demander le prix d'un balai.

Le marchand se garde bien de répondre à la question précise. Comme pour riposter à la mimique trahissant les sentiments intimes de la dame, il vante la beauté du travail, la force des attaches, la finesse et la résistance des brins qui sont d'une bonne année et d'une cueillette sûre. Il note qu'avant l'assemblage chacun d'entre eux fut soumis à l'examen minutieux d'un expert en sorgho. Il établit le prix de la main d'œuvre et le coût de la vie, les charges toujours croissantes qui accablent le travailleur et, en particulier, le petit patron. En les majorant, il énumère tous les frais accessoires que comporte le métier, et pour flétrir le gouvernement qui ne remédie pas à la misère du peuple, il sait trouver des mots éloquents et nécessaires; enfin par un détour, il termine cette

conférence technique par l'énoncé de son prix net, de son dernier prix, qu'il impose comme une vérité confucianiste.

Dans la massive figure de la femme, sous les « Chiens » que soulève un peigne de bois blanc, entre les deux mèches en dents de morse, les yeux se brident jusqu'à ne plus être qu'une fente, le nez disparaît, la bouche qui s'ouvre largement laisse paraître une dentition où l'or éclate, le rire le plus franc secoue la frêle poupée. Ce prix est exorbitant... il est à mourir de rire ; il représente cent fois ce que l'on payait au temps de Yuan Cheu-Kai. À la vérité les commerçants ne savent plus quelles exigences avoir ! Ah ! Ah ! Ah ! vous nous la baillez belle vous qui croyez qu'on achètera des balais à ce prix-là, des balais qui sont maigres, mal constitués, fragiles, des balais qui ne dureront pas huit jours et qui sont fabriqués avec des résidus ou des brindilles sans résistance. Il faut n'avoir plus notion de ce que vaut la sapèque pour émettre de semblables prétentions. Ce sont là des prix d'Américains ; il se trompe de porte, le marchand ! Qu'il aille sonner à côté où côté où flotte l'étendard étoilé et qu'il s'engage, avant tout, à abandonner aux

boys une part de ses bénéfices. Et la jeune femme ne peut résister à un fou rire qui blesse le vendeur.

L'homme hausse la voix ; son plaidoyer se fait plus âpre ; sa logique est plus serrée ; ce qui n'était encore qu'un exposé des parties devient une discussion à face de querelle. On hurle de part et d'autre, en se dédiant les aménités les plus honnêtes. Alors ces balais-là sont de la pacotille ? Des balais souples au point qu'on les peut ployer à sa guise ? Vraiment la dame n'a jamais rien vu de convenable ni de bien fait. C'est l'expérience qui lui manque ! Et un sourire supérieur naît sur les lèvres de l'ambulante... (Il replace le balai sur le tas et recharge le fardeau sur son épaule)... Des balais comme cela ? Mais combien donc en propose-t-elle ? Et il attend avant de repartir.

La personne interpellée réduit le prix des deux tiers.

Le marchand de balais



L'homme en maugréant fait quatre pas pour s'enfuir ; il prend à témoin tous ceux qui assistent à la scène, et leur adresse ses doléances. Il s'arrête et se tourne vers son interlocutrice comme pour lui adresser l'admonestation suprême :

– Comment ? donner le tiers du prix que l'on demande d'un balai en pur sorgho de Fengtai ? Mais elle n'y pense pas la petite dame : qu'elle en cherche donc par tout Pékin pour le prix qu'elle veut y mettre ! Oui certes elle en trouvera et des quantités, mais ce ne seront pas des gerbes comme celles-ci, puissantes et souples. Ce seront des résidus dont les chiffonniers auront cueilli les brins sur la poubelle. On ne rend plus aucune justice au travail et à la compétence, à l'heure qu'il est ; on se laisse berner par le bon marché, on croit faire des économies en achetant à vil prix et finalement on est dupe et l'on paie le double. La ruine des petits vient de ce que ceux qui ont les moyens n'ont plus aucune conscience.

Et toujours à quatre pas, dans la position de départ, le marchand redit son prix qui est juste, équitable, loyal. La femme poursuit son rire et, d'un geste, signifie

qu'il serait de bon goût de ne pas insister. Avec force mots énergiques l'homme en arrive à baisser ses prétentions, et la chinoise s'en tient à la « concession » qu'elle a faite ; pour couper court et gagner la partie, elle rentre et à petits pas, pilonnant sur les moignons qui lui servent de pieds, elle feint de regagner son logis. Le marchand s'inquiète et revient en annonçant, sur un ton plus élevé encore, un nouveau prix qu'il a réduit. L'écho lui répond tout ce que peut donner

la femme. Le vendeur alors reposant la charge prend un balai qu'il tend d'un air maussade ; il reçoit, de la main qui ne s'était guère éloignée les quelques sous qui lui reviennent et les jette dans une boîte cachée sous un chiffon crasseux ; puis il reprend son fardeau en poussant son cri monotone... Tout est déjà oublié et tout est prêt pour une prochaine scène identique.



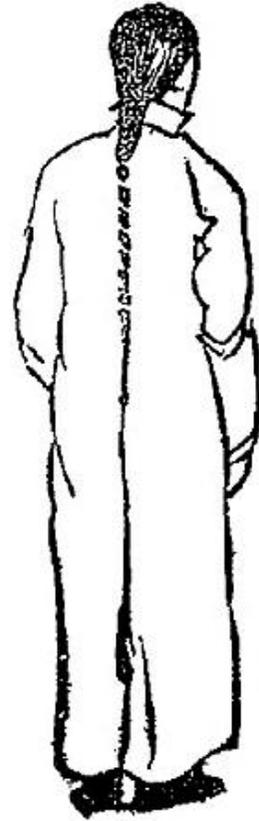
*Pilonnant sur les moignons
qui lui servent de pieds...*

Personne n'a cédé en cette affaire. La Chinoise est restée ferme sur ses positions ; quant au vendeur, comme il faisait encore sur le marché final un bénéfice de

cent pour cent, il pouvait toujours se vanter de s'être bien tiré de l'histoire et d'avoir sauvé ce qu'il avait de plus précieux dans sa cargaison : la face.



LA MÉPRISE DE KHO





Monsieur le Ministre sonne le majordome de la Légation, un vieux Mandchou, cérémonieux et bedonnant, avec des airs de sacristain d'église riche.

– C'est vous, Kho ! prononce Son Excellence dès que la porte du cabinet fut close. Madame et moi nous irons à cinq heures chez M. X... Vous connaissez M. X,..., qui vient assez souvent dîner, le soir, à la Légation ?

Kho, boy chinois, imperturbable et digne, prononce ces mots qui signifient qu'il n'a rien compris, mais qu'il veut sauver la face :

– *Moí connaît !*

– *Vous savez son adresse, mon ami ?*

– *Moí connaît !*

– *Eh bien ! Vous allez appeler des pousses, continue le Ministre avec une lenteur et une componction hautement aristocratiques ; vous aurez soin de les choisir propres et décents ; vous leur donnerez l'adresse de M. X... Vous vous rappelez, n'est-ce pas, Kho, ce monsieur qui est venu dîner vendredi avec le général Lao Ting-fang ?*

Kho, pour la deuxième fois, bien qu'il n'ait rien saisi, acquiesce d'une inclinaison profonde. Au moment où il se retire le Ministre l'appelle :

– *Veillez à ce que les pousses aient bien deux lanternes, n'est-ce pas ! Dans les hutungs mal éclairées un accident arrive si vite. Deux bonnes lanternes, n'est-ce pas ?*

Et Kho, pour clore ce monologue en marquant qu'il a bien compris, prononce avec une nuance d'extase :

– Des lanternes ! moi connaît ! Ça c'est iolí !

*

Emmitouflés dans des fourrures qui couvrent le nez et la bouche, coiffés de bonnets qui descendent sur les yeux, le Ministre et son épouse roulent à toute allure ; leurs pousses mettent cette ardeur qu'ils réservent d'ordinaire aux soldats américains qui paient largement. Par la fente de leurs pelleteries les voyageurs voient s'éclipser l'éclairage du Quartier diplomatique, le feu des boutiques de Ha Ta Men, et les éclats de Souchou hutung aux multiples étalages. Maintenant c'est dans l'ombre que l'on bondit en évitant à grand peine les piétons absorbés par leur béatitude, les poupons livrés à eux-mêmes et les chiens à la recherche de leur matérielle. Les pousses hurlent comme il convient, en gens qui savent de quels hurlements doivent être précédés des Ministres ; ils multiplient les tours et les détours, sans omettre de s'engager dans la ruelle qui coupe à angle droit, dans

le couloir où l'on peut à peine se glisser, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, quand ils stoppent devant une maison largement éclairée, les voyageurs de la nuit, éblouis par la lumière, sont hors d'état de déterminer le point où ils se trouvent. Sous des lanternes, un groupe de coolies et de boys discutent avec importance en affectant des airs de profonde réflexion ; un fiacre dont le cheval dételé se promène dans l'ombre, sert de couchette au mafou harassé d'avoir trotté à tous les coins de rue. Quelques pousses, attentifs au mouvement des piétons, jettent le traditionnel :

— Poussah ! Yo ? Meyo ?¹

et entament avec les clients une discussion sur le prix de la course.

M. le Ministre a sonné. Derrière la porte tout un remue-ménage ; des targettes sont tirées, des chaînes tombent à terre, des serrures fonctionnent et l'un des

¹ — Pousse-pousse ? Oui ? Non ? — Ce cri est entendu dans toutes les rues de Pékin et se répète aussi souvent qu'un piéton passe devant un *rickshaw* (pousse-pousse).

battants s'ouvre imperceptiblement, laissant apparaître une face de boy qui se découpe sur la nuit.

– Est-ce bien ici que demeure Monsieur X... ?

Le boy ne saisit pas et répond par quelques monosyllabes chinois. Le visiteur insiste. Le boy reste navré et soupçonneux. Si les mots sont vains, la carte de visite opère, la carte de visite qui règne sur tout l'Extrême-Orient. Le serviteur la reçoit par la fente et referme la porte au nez de l'Excellence : c'est la mode chinoise de faire attendre le visiteur dans la rue.

Quelques secondes, puis une course effrénée, comme une garde qui sauterait sur ses armes ; puis le branle-bas de la porte qu'on rouvre, cette fois à deux battants. Entre la haie que forme la domesticité accourue, Monsieur le Ministre et sa moitié suivent le boy par le dédale d'une maison splendide et toute illuminée. On franchit des cours semées de curios, on longe des vérandahs décorées de somptueuses couleurs, on monte des marches, on en descend, on se croirait perdu, la nuit, dans quelque réduction de l'Alhambra de Grenade. Au

centre d'une cour, un bouddha ventru et doré sourit paisiblement, repus et narquois...

Un salon cossu, un salon de nouveau riche. Des meubles qui coûtent cher et n'ont pas de style attiré, des fauteuils profonds comme les sentences de Zarathoustra, tout un luxe d'objets bizarres et somptueux, artillerie de ceux qui veulent paraître. Sur les murs, des portraits et des tableaux, des chromolithographies arrachées aux primes des revues et munies de cadres à effet, des dessins qui à n'en point douter, sont signés de la maîtresse de maison, et, à côté, Marat en carmagnole voisinant avec un Tolstoï patriarcal ; Jésus faisant réplique à Karl Marx, une banderole de soie gris sale où s'expose ce que l'on croit être une pensée de Confucius ; sur les tables, un assemblage hétéroclite de statuettes et de photos, de débris de tuiles illustres, de cuivres, de bronzes, de brûle-parfums, de cloches, de porcelaines, disposés sans discrétion et sur le sol des tapis épais, où le pied s'enfonce comme s'il devait y laisser son empreinte... M. le Ministre regarde sa femme, l'air consterné.

Une porte s'ouvre : un homme passe, alerte, court, grassouillet, souriant, le cou serré dans la cangue de son faux-col. Son accueil est fait de la bonhomie large de Joseph Prud'homme. Il arrive les mains tendues, les lunettes sur le bout du nez, dans la tenue d'un fonctionnaire attentif qui délaisse ses occupations pour sacrifier à la mondanité. À sa suite, une femme incolore, construite sur le modèle des maîtresses d'école, les cheveux coiffés à la Tsarine, tirés par le chignon avec une touffe de frisons artificiels sur le front... Salut glacé des deux femmes.

La conversation s'engage tandis que M. le Ministre n'en revient pas de sa stupeur. Sa timidité diplomatique l'empêche de réagir, d'expliquer la méprise évidente. Que faire ? L'hôte est plein de délicatesse ; il dit avec aisance :

— Monsieur le Ministre veut-il s'asseoir ? Ne désire-t-il point une tasse d'un excellent thé de Canton qu'un de nos compatriotes vient de nous expédier du Sud ?

Et le Ministre se laisse aller, car en somme la réception est honnête et si l'on s'est trompé d'adresse, on se trouve cependant dans un milieu qui semble bien convenable. D'ailleurs, comme s'il avait éventé l'histoire, le petit bonhomme ne laisse point Son Excellence s'embarrasser dans de grandes conversations. Avec grâce il évoque son passé diplomatique personnel et les jours où, se trouvant au Cap, il était, comme ici, surchargé de travail ; il rappelle avec complaisance les rapports qu'il a écrits, rapports dépassant en importance et en intérêt tous les papiers de la diplomatie actuelle. La situation de représentant d'une nation considérable est une charge que seuls les gens du métier peuvent mesurer ; et certes ce n'est pas M. le Ministre qui contredirait à ce moment-ci.

Le diplomate inconnu passe en revue les difficultés du jour, l'émoi qui semble étreindre l'Europe, la nécessité de la collaboration entre les grandes nations. Avec orgueil il signale qu'il a joué son rôle à la guerre et qu'à cette époque même il a eu le courage d'adresser à son gouvernement des notes sévères, mais justes :

– Ah ! Ils l'ont senti passer le compte-rendu que j'adressais au ministère quand des freluquets, ignorants des conditions dans lesquelles nous nous débattions, prétendaient nous imposer des directives !

Et le brave homme se rengorge tandis que la Ministre entrevoit les casiers de cartons verts et poussiéreux, où tous ces rapports définitifs dorment de leur dernier sommeil...

Les dames s'entretiennent de squeeze et s'interrogent sur les prix que leur font les cuisiniers.

*

Dans les pousses qui roulent à toute allure Son Excellence et Madame rejoignent la Légation. Le cœur du diplomate bat fortement dans la poitrine : qu'était-ce donc que cet homme qui parlait d'abondance avec un tel accent étranger ? Dans l'ombre, qu'il surveille par la fente de la fourrure, le Ministre se perd en conjectures.

Après maints virages à la corde, voici les lumières de Ha Ta Men, les lampadaires du Quartier diplomatique et l'Église Saint-Michel, et le canal de Jade. On rentre. La sentinelle au port d'armes ne reçoit aucune réponse. M. le Ministre descend d'un pas fébrile, il se rend à son cabinet, sonne Kho.

– Où donc nous avez-vous fait conduire ? questionne-t-il en rageant un peu.

Kho, blafard, perd la face et se tait.

– Interrogez les pousses ; demandez leur l'adresse à laquelle ils nous ont conduits et venez me dire de suite, chez qui nous sommes allés.

Kho, disparaît puis revient et dit :

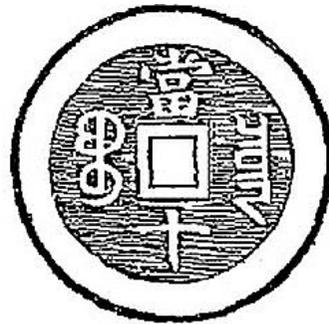
– Pusses, partis !

Finí ! Monsieur le Ministre ne saura jamais où il a été ce soir : il ignore la route, il n'a pas de repères, il ne connaît pas le quartier... Finí ! Il ne saura jamais le nom de son hôte fortuit.

Mais il le sut.

Le lendemain des télégrammes de Moscou répandaient par le monde la dépêche suivante :

Pékin, le... – Le Ministre de... à Pékin, a été chargé par son gouvernement d'approcher le représentant des soviets de Semipalatinsk pour l'entretenir des moyens éventuels de reprendre les relations diplomatiques et commerciales. Les pourparlers sont engagés.



CHEZ LUCULLUS





Une femme palabre avec des commères sur le seuil de sa porte.

Devant deux grandes boîtes rondes sur lesquelles pose le fléau qui les porte, un être au torse nu, aux yeux chassieux et divergents, d'une main bat une certaine cadence en entrechoquant deux sébiles de bronze, de l'autre passe un plumeau déplumé sur une cargaison de mets qu'assautent les mouches. L'homme est philosophe ; il attend le client comme s'il était certain qu'il vienne, il se pose d'une jambe sur l'autre pour rompre la fatigue, et par moment éponge, avec la

serviette qui sert à torcher sa maigre vaisselle, un front que mouille une inaction prolongée.

Il s'arrête à la croisée des hutungs pour que son appel soit entendu d'un plus grand nombre de maisons. Autour de ses boîtes il a disposé des tabourets minuscules faits de deux moitiés de bambous courbés. Quand la fatigue le prend et que la crampe des restaurateurs ambulants guinde son poignet, il s'arrête, plonge ses bols dans une eau grasse qui sert depuis le matin à la même besogne, pour les assainir ou les rafraîchir. Puis il reprend ses castagnettes de bronze, et de nouveau attise les appétits.

La femme interrompt son caquet, se tourne vers l'intérieur de son logis et hurle comme si elle se décidait à tout anéantir chez elle : puis, souriante, reprend la conversation interrompue. Deux marmots se montrent alors. Trois et quatre ans bien sonnés. Ostensiblement, passant la main au travers de la fente de son habit,..la mère cherche avec componction dans une poche fixée sur son ventre ; elle tire quelques sous qu'elle étudie soigneusement sur l'avvers et le revers : elle

réfléchit, en fixant le ciel, à ce qu'il convient qu'elle accorde à sa progéniture, et libéralement, d'un geste de Mécène, elle octroie la prébende aux deux gosses, puis revient à la conversation. Nantis de trois sapèques chacun les enfants, culbutant et trébuchant, vont chez Lucullus.

La chaleur, qui fut étouffante fait qu'ils sont nus, mais que pour les convenances on les a affublés d'un tablier ridicule qui laisse voir tout ce qu'il devrait cacher. Leur frimousse céleste est maquillée de boue, de morve et des reliefs du précédent festin, ce qui ne les empêche pas de se lécher les babouines à la pensée des délices que leur promettent les prochaines agapes. Le petit monde trotinant s'en va prendre place sur les sièges autour des boîtes à peine moins hautes que lui; les conversations vont bon train et à haute voix, à la manière des vieux Chinois; puis on interpelle le patron de l'établissement.



Un restaurateur ambulancier

L'homme au torse nu, tout en continuant à battre de la sébile, fait étalage de son menu : Soupe aux morceaux de cochon gras, salade de haricots et de pousses de fèves, macaroni sauté à l'huile de cacahuète, accommodé de compote rougeâtre de rhubarbe, racines de lotus au sirop, jambonneau haché sauté à la graisse, lait d'amandes amères, crêpes au hachis de mouton, galettes de Pékin, haricots et fèves bouillis, tout est frais, tout est bon, tout tient au ventre ! Comme éberlués par tant de richesses les dîneurs se recueillent, cherchent du coin de l'œil une inspiration dans le ciel, puis tout à coup, mûs par une inspiration subite :

– Soupe aux morceaux de cochon gras.

Puis ils repourlèchent leurs gentilles babouïnes.

La musique monotone des sébiles se tait. L'homme, dans un effort, atteint un premier bol, remplit d'une eau grise et réellement grasse. D'une baguette habile, il fouille dans un plat où s'accumulent des languettes de viande plus qu'à moitié hachée. Il choisit. Il étudie l'ensemble, puis, comme l'autour sur sa proie, il fond sur de minuscules morceaux qu'il extirpe savamment et dépose dans le liquide.

D'une main experte il agite le tout, le tourne, le fait valser dans la tasse et le remet avec grâce à l'heureux destinataire, après l'avoir assaisonné de fines herbes.

L'enfant regarde. De ses baguettes il sonde le contenu du récipient, soupèse les morceaux, évalue l'ensemble, puis tend au vendeur le bol avec un air bien chinois. Quoi ? Il y en aura pour trois sapèques là-dedans ? C'est pour rire n'est ce pas ? Pour trois sapèques on doit avoir de quoi se sustenter copieusement ; le restaurateur croit-il que parce qu'ils n'ont que trois et quatre ans, ces futurs célestes se laisseront abuser par lui ? À d'autres ! Qu'il ajoute de la viande et de la soupe, ou sans cela rien de fait.

Le marchand, maugréant, reprend les tasses. De ses baguettes devenues, nerveuses, il picore dans son plat, en sort deux ou trois bouts de gras dont il ne saurait que faire à la fin du jour et les précipite dans les bols qu'il rend à ses clients puérils. Ceux-ci ont obtenu plus qu'on ne leur avait donné



d'abord ; la face est sauvée, ils sont convaincus de leur conquête, ils se sont montrés bons Chinois alors ils mangent.

Fort peu expérimentés encore dans l'art de manier les baguettes, ils tâtonnent, cherchent et pour sauver la face – encore – feignent l'inattention. Ils pataugent dans ce jus comme de jeunes canards et, puisque la parole est encore la seule ressource réelle des fils de l'Empire des Fleurs, ils posent à leur traîtreur des questions précises. Répétant ce qu'ils ont entendu dire à leurs parents quand, par hasard, ceux-ci se trouvent ensemble, ils discutent dans leur enfantin babillage de la vie chère, du temps désastreux qui ruînera encore la moisson de l'année. Au passage d'un Européen qui roule en pousse, l'air réjoui, ils s'exclament sur tous les métèques qui ruinent la Chine sans la secourir. La bouche pleine, ils profèrent des menaces enfantines et expriment de puériles colères... Les sébiles philosophiquement ont repris leur cadence, et par monosyllabes appropriés le marchand entretient la conversation.

C'est la fin. Les petits dos nus, courbés sur les bols, aboutissent à de minuscules fesses rebondissant sur les sièges. L'allure de la mastication s'accélère, les baguettes marchent bon train et battent la charge contre la porcelaine. Le profil s'allonge avec les lèvres ; le bol, calé sur le menton, est prêt à déverser dans le trou de la bouche juvénile un contenu liquide et solide que pousse avec une expérience toute récente une baguette sagace. La félicité suprême approche, la satiété, le bien-être qu'on éprouve après un plantureux repas ; l'estomac, trop chargé du contenu d'un bol, rejette et chasse l'air qu'il comprime sous la forme de rots sonores, du meilleur genre. Et la conversation ponctuée de hoquets, cadencée par les infatigables sébiles devient générale. Aux assertions d'une jeunesse repue, l'homme répond avec détail. Sa parole éloquente n'est pas moins un attrait que son menu aux nuances variées. Banalités ? non point ; de bonnes et solides choses servies en plus de ces mets substantiels qu'il colporte.

Au seuil de la porte voisine, tandis que la scène se déroule, un pousse par la charité du propriétaire de la maison qui l'arrête sirote une tasse de thé. Accroupi

sur le marchepied de la frêle voiture, il boit à petites gorgées, comme les gourmets, après avoir soufflé longuement sur le liquide et s'être fait une joie anticipée du bien que ce thé va lui faire. Quand il boit ses lèvres s'allongent ; il louche sur le liquide, aspire autant d'air que d'eau, mais ses yeux irrésistiblement vont au traiteur ambulancier. Que de bonnes choses il offre. Voici du cochon gras, et du macaroni et de la confiture et des pousses de bambous... des primeurs aujourd'hui ! L'homme se tâte.

C'est que ce sera là une dépense : les enfants paient en sapèques, mais les hommes mangent plus et doivent payer plus cher. Un bol de cochon gras, ce sera peut-être... deux sous et deux sous c'est la moitié de la somme qu'on gagne en courant de Ha Ta Men à Chien Men. (L'homme sirote une gorgée amoureusement en poursuivant son idée.) Et si le client vient à sortir soudain, fini l'excellent repas. L'appétit seul restera avec le détail des morceaux que l'on aurait pu manger si le temps avait été donné. (Une autre gorgée non moins savoureuse.) Ce n'est pas une vie que celle des pousses. De la fatigue sans cesse, la faim qui

tenaille, au ventre, de la tentation tout le temps, une existence d'animal traqué par ses maîtres ; point de logis : la hutung ; point de famille ; point de repas que la galette engloutie dès qu'apparaît le client.

Las de battre en vain le rappel le restaurateur ambulante recharge sa boutique sur son épaule et gagne le prochain croisement. Avec lui s'envolent les tentations, les fumets appétissants, les victuailles réconfortantes. Et le pousse vide jusqu'au fond la tasse qu'il tient de la charité... et sur le seuil de la maison les commères bavardent toujours.



AVEUGLES





Il y des aveugles partout, mais il y en a plus à Pékin qu'en aucun autre lieu du monde.

Péripatéticiens de la nuit éternelle, guidés par l'antenne d'un long roseau projeté devant eux, orbites creux, yeux grands ouverts où la flamme de la vue s'est éteinte, yeux blancs paupières closes comme une devanture sur la vie, figures séraphiques, faces que ronge la détresse, visages où se lit une ineffable résignation, les aveugles vont à pas comptés dans le dédale des hutungs pékinoises. Les ténèbres ont mûri leur philosophie, et la pondération qui s'est

substitué à la vision perdue, leur communique une douceur exquise, avec la notion qu'ils sont des gêneurs dans le milieu des clairvoyants. Aussi dans l'ensemble de la nation céleste les aveugles tranchent-ils, du noir au blanc, par leur réserve, leur timidité, leur modestie, presque par leurs belles manières.

Étrange chose ! Les yeux qui donnent aux physionomies ordinaires leur vie, leur expression, leur caractère, et qui ne peuvent manquer dans un visage d'Occident sans pétrifier les traits plus ou moins, ces yeux absents laissent à la figure chinoise une douceur rarement rencontrée et comme une distinction exceptionnelle. Il semble que la physionomie de l'aveugle céleste s'idéalise, s'humanise, se purifie jusqu'à perdre toutes traces de stupidité, de brutalité, d'hypocrisie ou de bestialité si souvent remarquées dans la vie courante à Pékin. Encore les « contraires ».

Tandis que d'une main sondant avec son bambou l'horizon découvert devant lui à chaque nouveau pas, l'aveugle s'avance, de l'autre il actionne un tambourin, ou module sur un pipeau rustique, pour signaler sa présence impuissante, des ritournelles analogues à celles que jouaient, jadis à Paris, les

chevriers matinaux. Par contre en voici qui frappent méthodiquement, tous les deux ou trois pas, sur des gongs minuscules, en forme de cymbales de bronze, et d'autres qui scandent pareillement leur allure sur des tambours suspendus au poignet ; s'ils sont artistes, ils tirent d'une guitare à trois cordes des accents imprévus, tour à tour entraînants et lugubres, réminiscences de marche militaire, de la Valse Triste ou de Viens Poupoule ; l'un d'eux préfère la Madelon ; puis ils rengainent leur luth, font quinze ou vingt pas nouveaux en enjambant comme s'ils arpentaient, la rue et s'arrêtent une fois encore pour donner leur petit concert et, en charmant l'auditoire solliciter son attention.

À Pékin l'aveugle est un isolé, une épave ; personne ne s'attache à lui rendre la vie plus aisée ; c'est un homme comme un autre, plus handicapé qu'un autre dans la lutte pour l'existence, et voilà tout. Pas un piéton valide ne pourra faire plus pour lui que de l'éviter ; quant à guider sa marche, ou à le tirer d'embaras s'il se trouve bloqué par quelque incompréhensible obstacle, il n'y faut pas compter : l'aveugle n'a qu'à se débrouiller ! Pour obtenir un secours éphémère il

faut qu'il gêne les gens qui voient, ou que son itinéraire traverse des dispositifs individuels dont il compromettrait la sécurité et la quiétude : un étalage, par exemple, jeté en dépit des lois élémentaires de la circulation sur le milieu de la rue, ou bien encore le déballage d'une maison qui simule un grand nettoyage en vidant ses meubles sur la hutung, ou l'installation d'un groupe qui sirote des tasses de thé, en pérorant, à l'heure où l'on prend le frais. Alors, saisissant d'un air bougon le bout du roseau, on fait contourner l'obstacle à l'antennophore et on l'abandonne à sa triste fortune aussitôt qu'il n'est plus gênant.

L'aveugle chanteur et sorcier



此是算卦說書唱咄兜瞎子之圖

Qu'il soit au bord d'une avenue où le flot des fiacres et des autos fait entendre sa pulsation de fièvre, tandis qu'il hésite, qu'il appréhende le trépidant inconnu et l'égoïsme des hommes, personne se songe à calmer son émoi et quand il se lance, enfin, le cœur battant et plein d'une pauvre angoisse, il se perd dans la vague au

remous vertigineux des voitures qui songent à peine à l'épargner.

La misère seule peut lui faire trouver un guide, et c'est quand la cécité se fait assez manifeste, assez affligeante, assez horrible ou odieuse pour susciter une compassion féconde, capable de nourrir deux ventres; ou bien encore quand plusieurs de ces enténébrés trouvent à se grouper pour confier leur marche timide au pilotage d'un enfant. Ce sont alors des théories d'hommes, à la file indienne, le bras gauche posé sur l'épaule du prédécesseur, qui ondulent au ras des murs, serpentant autour des obstacles avec la précision mécanique des trains Renard et toujours des visages lointains, doucement souriants, sans cesse prêts à l'excuse, ou des masques graves, perdus dans des rêves sans fin, ou des faces crispées en un rictus de souffrance. Personne ne s'intéresse plus à ces épaves humaines qu'à la file des chameaux qui marchent comme elles, calmes et las, et si, sur un faux-pas l'un des pauvres esquisse une chute, ce sont des rires, des quolibets et le malheureux prend un air confondu de l'intérêt qu'on lui porte soudain.

Dans la monde des aveugles, état douloureux, dans l'État chinois, il y a, comme dans tous les États du monde des riches et des pauvres, des repus et des affamés, des privilégiés et des misérables mais devant l'Isolation tous les aveugles célestes sont égaux. Ceux qui sont dans les fortunés, ne se trouvent abandonnés sur la chaussée qu'au temps où il leur faut jouer rôle social et un savant calcul de pas, joint à une étude fort complète du plan des rues, leur permet de retrouver à heure dite un souper et un gîte; les autres n'ont point de home. C'est sur la rue que rien n'illumine pour eux qu'ils quêtent leur nourriture, qu'ils achètent quand ils le peuvent les éléments d'un repas que par un calcul bien céleste, le commerçant choisit dans les restes invendables et que las de pleurer souvent en vain, épuisés, impuissants, infiniment abandonnés, ils trouvent un coin à tâtons, pour dormir.

Aucune capitale, aucune civilisation ne se montre semblablement indifférente. N'y a-t-il donc ni parents, ni mères, ni femmes, ni sœurs, direz-vous, pour que l'on consente à lâcher dans le grouillement d'un peuple immense ces êtres dont se joue un flot sans cesse écumant ? Mais il n'y rien là que de très chinois. La République

des Fleurs est celle aussi qui n'a pas su acclimater la mutualité, exemple unique au monde. Chacun pour soi, ici : la vie est rude à gagner et l'on ne connaît pas de gens assez prodigues pour s'attacher à guider les pas d'un aveugle. Les caniches eux-mêmes, tout affairés à chercher leur vie dans les poubelles dont on « recharge » les hutungs, semblent n'avoir pas de temps à perdre en convoyant le promeneur aux yeux morts. Nous sommes en Chine voyez-vous.

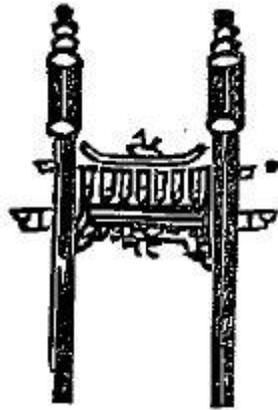
*Et le délaissement dans lequel vivent les aveugles de Pékin est caractéristique de la Chine.*¹



¹ Cet exact et lamentable tableau de la vie des aveugles en Chine a servi de scénario à un film édité par le « Comité international contre la cécité » fonctionnant à Tien Tsin sous l'active impulsion de notre compatriote le Docteur Lossouarn. Sa projection — destinée notamment à mettre en garde les populations chinoises contre l'usage de poudres nocives vendues par de charlatans oculistes — a obtenu le plus grand succès. *Note de l'éditeur.*

ALIGNEMENTS





Je veux dire ici les boutiques étranges, au désordre audacieux, qui déversent jusqu'au milieu de la rue le trop-plein de leurs richesses. Je veux parler de la vie du commerce chinois, vie intense, faite de luttes, de persévérance, d'avarice sordide, de rapineries infinitésimales aussi de cette vie qui se développe dans le cadre singulier de dorures innombrables sous l'enseigne aux caractères tarabiscotés.

Point d'uniformité, point d'alignement, point d'altruisme. Le riche écrase la boutique du pauvre sous la pléthore de son bien, comme sa devanture ouvragée,

aux couleurs voyantes, éclipse le misérable éventaire de son voisin. Vingt boutiques se logent ainsi ou l'on en placerait, à l'œil, à peine dix. Les unes restent voilées par une vitrine (si l'on peut dire) faite de minuscules baguettes de bois bizarrement assemblées, qui soutiennent le papier tenant lieu de carreaux. Sur la porte, un store en bois qu'il faut écarter pour entrer ; et rien ne soulève, pour l'étranger qui ne lit pas, un coin du voile mystérieux. Temple ou caverne, qui le sait ? Aux jours de fêtes, quand on passe devant ces maisons on entend une étrange musique qui joue des airs endiablés et pleins de hiatus ; des sortes de tyroliennes chinoises qui s'arrêtent net, sur un ton élevé, comme suspendues pour quelque cause indéchiffrable et voilà tout. Les anciens du peuple prétendent que c'est la famille du commerçant qui se distrait ou qui prie. Les gens qui sortent n'emportent jamais rien.

Tout à côté, en retrait sur l'alignement, avec des allures de pauvre honteux, le magasin d'un treillageur : le mur, qui est fait de vieux poteaux télégraphiques enfoncés dans le sol, est tout couvert de nattes de sorgho, de treilles en bambou

léger ; devant la porte, dans un caniveau creusé pour la circonstance, le maître de céans assemble à toute allure, avec une adresse extrême, les menues branches qui donneront la clôture élégante, souple et légère dont on ornera les jardins et les cours. Ses doigts volent, ployant et nouant la ficelle qui assure la fixité de l'ensemble, et le mouvement d'une cadence précise est accompagné du bruit des ciseaux qui marchent sans cesse, dans la main gauche, pour courber le rotin ou couper, après le nœud, la cordelette. Les bambous, d'abord indociles, sont échevelés, mais d'une main sûre l'homme a tôt fait de les dompter, de les ramener où ils doivent être, de les arrêter sur une forme précise et homogène qui fait le plaisir des yeux.

Profitant du recoin qui le sépare du treillageur, et pour que rien ne se perde, le voisin qui est boucher, accumule tous ses détritrus sur lesquels les mouches règnent en maîtresses tandis que les chiens lépreux, les mendiants étiques et d'autres voisins aussi, viennent chercher une pâture. Ici la boutique semble faite d'un toit, posé sur deux murs et qui couvre un long couloir. Sur un chevalet en bois

brut, retenus par des crochets, des quartiers de viande maigre, blanche, anémique se balancent. Une troupe de garçons au torse nu, dépècent, désossent, hachent en menues languettes, et distribuent les morceaux sur des feuilles de lotus ou de choux qui tiennent lieu de papier d'emballage. Quand un client entre, un bruit de ruche en émoi se fait entendre et pour rendre la fourniture plus alléchante un gamin s'empresse de vernir avec un balai souple trempé dans l'eau toute cette chair sur laquelle se déposent "les cabinets de mouches"¹ et la poussière innombrable de la rue.

Séparé du boucher par l'épaisseur d'un mur de briques, se trouve le cuiseur dont les marmîtes sont pleines de graisse toujours bouillante pour la friture des galettes, des beignets et des viandes. Une rangée de canards laqués rappelant assez exactement les rôtis en carton jaune rouge qui doivent servir à jouer les naïfs, restent exposés pendant des mois et prennent à la fin une teinte qu'estompe la poussière de la hutung et du vent jaune. Dans l'ombre on entend

¹ Traduction précise que les boys chinois ont trouvée pour le mot "fiente".

le boulanger qui pétrit la farine dont on fera les galettes à la mode ; sur un billot des enfants roulent la pâte et la farcissent d'une pâtée hachée menue : entre deux galettes ils exécutent sur la table avec le rouleau un battement de tambour qui sert d'enseigne à la maison au cas où les odeurs diverses qu'elle dégage ne suffiraient pas à attirer le consommateur ; sur les degrés deux passants, qui se sont arrêtés pour apaiser leur faim, dévorent à belles dents tout ce que leur bouche peut enfourner d'un seul coup et jettent à la cantonade un air satisfait et supérieur, celui du Monsieur qui a les moyens de s'offrir, quand il veut, un lunch substantiel. Qu'il soit portefaix ou grand seigneur, homme sage ou étudiant, philosophe ou grisette – il y en a, – le passant n'hésite pas à s'arrêter quand la faim le prend et si la faim prend au même instant un nombre important de passants c'est un branle bas chez le cuiseur et un encombrement sur la rue.

Ici, c'est le marchand de vaisselle, de cette vaisselle ordinaire qui constitue le fond de toute maison chinoise ; bols plus larges que profonds pour les soupes

diverses, théières, tasses sans anse ni soucoupe, cuvettes ou l'on ne peut plonger que le bout du nez, le tout ornementé de façon singulière. Un peu plus loin, le charbonnier dont la cour est à peine séparée de la rue, confectionne à la main, avec un peu de poudre de charbon et beaucoup d'argile, des boulets qui demandent une manutention compliquée et rapportent peu à l'ouvrier. Et dans ce milieu sans esthétique, très pittoresque et vivant, le mercier et l'épicier font figure de grands seigneurs. Leurs boutiques sont élégantes presque, leurs fournitures soigneusement magasinées sont à l'abri des injures du temps, aucune odeur ne s'exhale que celle de la baguette d'encens qui se consume en philosophe sur sa spirale et servira de boutefeu pour les fumeurs.

Dès que l'on entre, tous les garçons vous entourent. Cette dame chinoise qui fait des mines voudrait une étoffe pour culotte, quelque chose de simple et de voyant. Sans pitié elle fait déplier tout ce que comporte la réserve, elle « étudie » chaque pièce sous le rapport des tissus, de la couleur, de la solidité, du prix, du lavage, de la largeur ; elle regarde le jour au travers de chaque morceau, et du doigt elle

indique les défauts, les endroits où viendra l'usure ; sa visite dure une heure, et comme enfin elle reste indécise, sur un sourire, une inclinaison de tête, elle saisit son ombrelle et s'en retourne comme elle était venue.

Partout on cause beaucoup pour acheter peu, partout on fait le difficile pour masquer une défaite attendue dès l'entrée, partout on compare, on discute, on sourit et l'on sort sans avoir lâché une sapèque. C'est la mode qui veut ça.



Encastrée entre le mercier et l'épicié, légèrement en retrait comme il convient, quoique dotée d'une façade multicolore dont l'opulence révèle le revenu du commerce, en plein quartier bourgeois, la maison close. C'est une vieille fille de maison, avec des dehors convenables, propres, décents, bien

qu'elle cache dans ses murailles plus de crimes que Sodome et Gomorrhe. On lui donnerait sans confession l'absolution et pourtant à chaque nouvel arrivant la horde des pousses se prend à gouailler. Dans toutes les langues du monde, avec une prononciation bien à eux, ils scandent : « Five dollars, Sir ! Cinnke dollars, moussieu ! et s'ils flairent un russe dans le client : Tchettiri dollar zollotom ! » Derrière les portes à fermoir automatique, le nouveau venu s'enfourne ; il pénètre par un couloir savamment établi pour que les arrivants soient plus tôt soustraits aux regards du vulgaire, ou qu'ils soient rendus plus tard à l'appréciation du siècle. La porte fermée, rien n'apparaît et les lampes électriques qui illuminent la hutung après le soleil, n'éclairent, par instant, que des créatures fardées, coiffées à la Tzarine, qui parlent américain avec un accent russe... comme dirait à peu près Verlaine et qui se précipitent vers de sombres destins.

Devant la façade comme à l'endroit le mieux fréquenté de la rue, des ambulants ont établi sur le sol leur petit ménage : un bouquiniste qui vend

pour quelques cents les livres de contes, les traités de sciences et les ouvrages des meilleurs politiciens chinois. Il étale pour faire valoir son éventaire un annuaire en anglais des douanes chinoises, datant de dix années, à côté d'un catalogue de la section suédoise à l'exposition internationale de 1900 un catalogue du « Printemps », une réclame des Pilules Pink, le traité consacré par le corsetier Claverie à la « Hernie », — quelle science — et un indicateur Chaix pour les chemins de fer de l'État. Celui-là, c'est le lettré.

Le marché aux puces



Sur une étoffe de toile bleue, qui s'étend sur la chaussée, son voisin a mis en montre tous les éléments dont il dispose pour établir un horoscope convenable. Les livres plus savants révèlent des combinaisons de trigrammes et d'hexagrammes, des épreuves cosmogoniques du meilleur temps et des instruments apocalyptiques qui servent à vous préciser ce que vous serez dans

l'avenir : baguette d'ivoire, cartes singulières, fèves desséchées, miroirs, traités archaïques qui fournissent à la demande plus de renseignements que l'on n'en veut. L'homme, accroupi dans la posture familière au repos des Chinois, les fesses sur les talons, fume une pipe inépuisable, et ne fait rien pour attirer le passant, ce qui prouve que lui-même a foi en sa bonne étoile.

Aucun de ces éventaires n'attire l'attention avec autant de persistance que celui du fabricant d'objets à brûler pour les funérailles. Il se tient à quelques pas de là, dans une caverne à l'aspect rébarbatif, dont le fond est sombre comme l'enfer. Certes ce n'est pas par l'élégance que brille la boutique où règne sans cesse une fiévreuse activité. La muraille en retrait ménage une sorte de véranda où l'on installe toutes les nouveautés du jour. Tout y est fait de rotin et de papier, tout doit être pratiqué pour brûler facilement en offrande aux ancêtres, aux morts, aux esprits qui sont chers et qui ne sont plus. Le fabricant fait une exposition publique avant de livrer la commande : il y a chez lui des chevaux gris pommelés, raides sur leurs jambes comme la justice, avec des airs

de bêtes qui ont faim et qui attendent la pitance ; il y a de petits domestiques, mâles et femelles, toujours en papier colorié et grandeur nature, qui sont surchargés des cadeaux qu'ils porteront, après être brûlés, à l'âme qui a quitté ce monde. Il y a des bateaux, des modèles réduits d'avions curieusement chargés de roses et de fleurs diverses, des pots de plantes artificielles aux couleurs violentes, des maisons que l'on va incendier et qui iront droit au ciel pour servir de demeure au mort qui y accède. Tout cela est éphémère, et des cortèges, comme nous le dirons, porteront ces choses industrielles, jolies, perfectionnées et fines, sur un bûcher que l'on allumera, dans la nuit pour que l'effet soit plus grandiose.

Le voisin fabrique, avec de vieux bidons d'essence qu'il défonce, tout ce que l'on peut désirer dans un ménage : cette tôle menue, que l'Europe néglige sans raison, fournit à l'artisan céleste des entonnoirs, des assiettes, des pelles, des gobelets, des casseroles, des écumoirs, des arrosoirs, des seaux, des chandeliers, des diables pour allumer les feux, des boîtes, des encriers et l'on

tire des déchets inutilisables des porte-plume, des grattoirs, des coupe-papier, des cure-langues (sic) et des armatures pour parapluies, ombrelles et joujoux divers. L'artiste travaille aussi dans l'article riche ; avec de la tôle plus épaisse et moins solide il fait des baignoires, des cuvettes, des tuyaux de gouttières, des tuyaux de poêles ; il constitue à l'aide de pièces qui lui viennent d'Allemagne des poêles et des instruments d'hydrothérapie ; il vend enfin des cuillères et des fourchettes, tout en tôle, pour ceux qui prétendent vivre à l'européenne. Il utilise des apprentis qui tapent avec conscience sur la matière malléable, et sont tout fiers de s'installer pour travailler sur le trottoir où ils déploient un luxe de gestes, de menus embarras absolument inutiles pour étonner le passant par leur adresse. Cela se passe cependant dans le voisinage du marchand de cercueils, qui semble tenir pignon sur rue pour rappeler à ses contemporains la fameuse maxime : « Frère, il faut mourir. » Ce marchand de cercueils est un homme qui a les mains propres et qui se tient sur le seuil de sa maison, avec un petit air engageant, propre à attirer le client. Sa marchandise est bien disposée

et le passant peut la voir tout à loisir. Il y a des cercueils en bois dur, massif, des cercueils qui pèsent une tonne et que vingt hommes au moins peineront à porter ; il y en a aussi de « profitables », je veux dire qu'ils ont toutes les apparences des cercueils riches sans en coûter le prix ; il y a les boîtes moins brillantes qui sont bonnes encore et sauront faire leur usage, il y a les caisses pour le prolétariat, sur lesquelles on n'a pas pris la peine de passer la couleur qui fait le prix ; elles sont pour le corbillard des pauvres, si j'ose dire. Chez ce négociant, comme chez ses voisins, l'article riche est disposé en vitrine. Les héritiers qui doivent acquérir l'ustensile avant la mort même du futur occupant viennent marchander et selon la valeur du legs établissent la somme qu'ils consacreront à l'achat. On se rend là comme au marché ; d'aventure, l'homme vient choisir lui-même sa résidence pour l'éternité, et le maître de maison comme il est logique, met encore plus d'empressement à faire valoir la qualité et le confort de ces logis définitifs. Le bras droit sous le bras gauche, la main gauche soutenant le menton, les yeux tournés obliquement vers le ciel,

l'acquéreur réfléchit, pèse le pour et le contre, évalue la somme et se fixe sur une comparaison avec le prix des autres denrées. Pendant le débat intérieur et extérieur, les acolytes du patron apportent du thé bouillant et l'on entend dans l'arrière-cour le bruit que font les scieurs de long occupés à débiter de futurs cercueils.



LE POUSSE EST MORT !





Le pousse est mort !

Il est mort chez lui, dans le seul chez lui qu'il possède au monde, dans la rue. Il est mort en tirant sa voiturette légère, chargée d'un poussah ventru, repu, content de vivre ; il est mort en suant, en soufflant, en haletant, en répondant aussi aux questions d'un client qui en veut pour son argent et qui prétend

obtenir de son tireur, en plus du voyage, un entretien plein d'idées définitives. C'est un supplice chinois comme un autre : le voyageur n'a point de pitié.

Le pousse est tombé en pleine hutung, sans choisir son endroit. Il peinait, comme à l'ordinaire, et puis le merveilleux mécanisme humain que représentent même les pauvres, s'est pris à gripper, et ce mécanisme s'est rompu sans crier gare. La panne ! La panne humaine !! Le pousse est tombé le nez contre le sol, entre ses brancards, toujours attelé, comme il a vécu. C'est en trottinant qu'il a traversé les grandes évolutions humaines ; il a trottiné pour la monarchie, pour Yuan Chew-Kai, pour la République, et il n'a point senti de différence entre les régimes. Il a été réquisitionné par les sbires de Tchang Tso-lin qui voulait assurer la fortune des siens en ravitaillant une curieuse armée et il a conduit à Nan-Yuan, sous les coups de crosse, des vivres pour Toan Tsi-jui. Qu'a-t-il compris à tout cela ? Rien.

Le pousse est tombé en pleine hutung et la dernière manifestation du monde à son égard fut la colère du client qui a perdu la face en allant rouler dans la poussière ; même, s'il vivait encore, le pousse serait confus, car le client c'est

l'argent et l'argent c'est le dieu le mieux vénéré de la Chine. Mais le pousse est mort et il ne peut plus être confus.

*

Le pousse est mort le matin à 9 heures. Sur le bas-côté de la hutung, sur cette terre où des générations de chiens et d'enfants ont déposé leurs ordures, où l'on a vidé des eaux sales, des scories d'un charbon trois fois passé au feu, des détritrus et des poubelles, on hale son corps lassé, fourbu, qui n'en peut plus de la vie ; et pour que les vivants ne soient pas offusqués par la vue de ce cadavre, pour que leur corps de profiteurs ne soient pas... souillé, on jette sur cette loque qui est morte en luttant, une vieille natte dont personne ne veut plus.

Autour de lui un quartier s'est réuni tout entier et péroré. Le verbe est le premier instrument du travail chinois. Le client débarqué sans ménagement, qui ne peut plus s'en prendre à l'homme, est cependant heureux de devenir le point de mire d'un intérêt si puissant. Comme un camelot, il répète vingt fois son histoire et sur place il s'attarde des heures dans la jouissance d'être le monsieur

qu'on interroge et qui sait. Les commères, qu'un incident notable fait toujours sortir de leurs terriers, se réunissent pour établir la vanité des choses de ce monde et poussent des glapissements qu'on pourrait entendre d'un li, tandis qu'à la ronde elles mettent les poupons tenus sur leurs bras en posture de vaquer à de petits besoins. Le mort de la rue à Pékin est entouré en un instant d'une double ceinture de crachats et de diarrhées infantiles.

Un agent passe... mais qui ne s'inquiète de rien car l'affaire n'est pas de son secteur. Bientôt suit un piquet appelé par quelqu'un de ces gens affairés qui, n'ayant point de travaux urgents, s'entremettent volontiers pour régler des affaires étrangères ; on entoure le cadavre, on soulève la natte et l'on se résout... à attendre les événements.

Le soir à 9 heures le cadavre qui est sur la rue depuis 9 heures du matin n'a point de raison d'en sortir. On attend les « Officiels » qui seuls ont le pouvoir de faire procéder à l'enlèvement et les officiels sont accaparés par une partie de ma tsiang. Le quartier est toujours en émoi. Le sénateur P'ou Soung-lin, devant la

maison duquel le misérable s'est effondré, est en proie à la plus grande terreur superstitieuse. L'âme de ce pauvre diable de pousse n'a personne au monde pour s'occuper de lui, qui a passé sa vie dans la rue, dormant dans sa voiture, courant à toute occasion; elle va venir réclamer du bourgeois aisé sur le territoire duquel elle s'est délivrée d'une guenille de corps, les frais de péage du Styx et une sépulture convenable et un enterrement comme il faut. Cette âme pour arriver à ses fins ne reculera devant aucun maléfice, elle s'attaquera à la maison, aux gens, à la famille toute entière, ce ne sera plus une vie ! Les nuits seront troublées par les revenants, les jours par des koeï malfaisants. Et le sénateur tout tremblant se fend de vingt dollars ! pour que les bonzes viennent prier, qu'un cercueil soit acheté et que les funérailles soient honnêtes; ainsi l'âme n'aura plus rien à réclamer. Ce n'est pas bonté mais égoïsme. Et tandis qu'on attend les bonzes et leurs prières, l'enlèvement ne se fait pas; vingt-quatre heures ont sonné déjà et le cadavre est toujours là.

La foule aussi,...

Pour les voisins la terreur superstitieuse semble s'atténuer avec l'habitude. Sur Hatamen et Morisson, aux deux extrémités de la ruelle, des enfants se chargent de faire savoir aux passants des deux grandes artères le drame qui s'est déroulé si près d'eux et bien des gens détournent leur itinéraire pour voir et pour palabrer. Bien qu'il ne soit pas convenable pour des femmes de s'approcher d'un mort, la curiosité terrasse les convenances et la crainte ; le cercle, qui se tenait d'abord à bonne distance se resserre et ces narines accoutumées à tant d'odeurs fétides supportent des effluves inclementes pour avoir vu et pouvoir causer. Des gens qui n'ont jamais quitté la capitale s'exclament sur la douloureuse condition de ces hommes qui sont soumis à toutes les misères et luttent quand aucun humain ne veut plus se donner de peine : des êtres qui courent même sous la pluie ! Ainsi voilà bien un comble pour les Chinois. D'autres palabreurs, qui ont hanté l'étranger, rapportent d'un ton doctoral que la législation d'Occident – sauf en Belgique – interdit que l'on use même des chiens pour tirer les voitures ; ils professent que l'État ne se

modernisera qu'en interdisant l'usage des poussettes, et ils disent vrai. D'autres préconisent la multiplication du fiacre, comme en Europe ; certains, qui sont des savants, démontrent qu'avec très peu d'efforts on pourrait faire des poussettes automobiles ; les partisans de l'exercice physique déplorent que l'on marche si peu aujourd'hui. Et la journée, puis la nuit, passent dans ces conciliabules puis une autre journée encore.

Le cadavre est toujours là...

Les bonzes viennent enfin. Ils sont à leur poste religieux quand arrivent les Officiels et ceux-ci ne peuvent que louer l'initiative du sénateur P'ou Soung-lin qui a pris sur lui de faire procéder à l'enterrement. Dans le hall d'entrée de sa maison particulière le cercueil, promené en plein jour par quatre porte-faix, est installé. On y loge un corps, tout raidi, qu'il faut rudoyer pour le caser. On ferme la boîte, puis on l'enlève et à toute allure pour éviter des frais et épargner le temps précieux ; les porteurs, précédés d'un officiant qui chasse les esprits en tapant sur du bois, se précipitent vers la fosse commune. Le pousse a

vécu. Jamais au temps de son existence terrestre il n'avait préoccupé autant de monde.

Après son départ le sénateur fait procéder à une courte cérémonie qui a pour but de désensorceler sa maison, de la libérer d'un esprit vindicatif et rageur et de faire montre de magnificence.

*

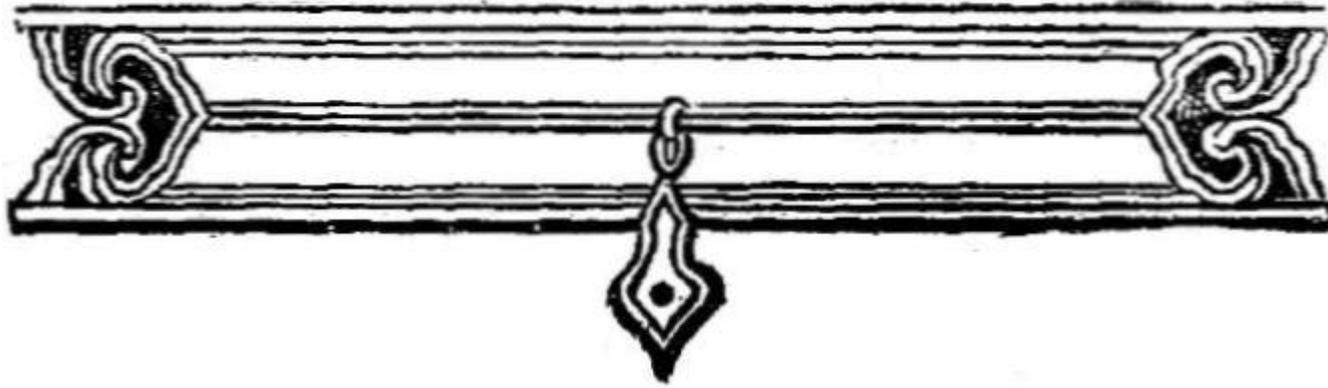
C'est ainsi que meurt un pousse dans la capitale céleste...



LE MARIAGE CHINOIS 嫁娶

HYMEN





Sa femme étant morte depuis trois semaines bientôt, Koo Tseng-tsiang résolut de se remarier. Aucune aspiration sentimentale ne le poussait vers de nouvelles chaînes, et s'il n'était privé d'enfant mâle, le brave Chinois ne songerait à rien de nouveau. Cependant l'appréhension de rester dépourvu des honneurs posthumes que des rejetons bien élevés décernent à leurs aïeux, l'affecte au point de le faire consentir aux plus rudes sacrifices. Koo, boy de maison européenne, n'entretient avec le commun des vulgaires que des rapports assez distants, et

comme il habite le quartier des Légations, les réticences qu'il manifeste dans ses relations sentent la Carrière, Dieu sait combien.

Mais puisqu'il lui faut se remarier Koo ne sait plus hésiter. Il consent à déchoir, à se mésallier, et pour cela il s'adresse sans plus de vergogne à l'entremetteuse, personne qui régie toutes les plus délicates questions matrimoniales. Après maintes cérémonies, des enquêtes discrètes et précises, non point sur la famille en soi, mais sur ses moyens, ses espérances, son avenir, sur les placements qu'elle a faits, les intérêts qu'elle possédera dans l'avenir, l'entremetteuse, sans plus discuter, lui désigne le sort qui lui échoit :

– J'ai sous la main, lui dit-elle, une jeune fille charmante ; le physique importe peu, mais qu'il vous suffise de savoir que le père gagne six cents sous de cuivre par jour en vendant sur Hatamen, à la meilleure place qu'il occupe depuis plus de vingt ans, des galettes, du porc salé, et du fromage de haricots. C'est un excellent parti ; la femme a de petits pieds très séduisants et fort aguichants, et son éducation fut convenable à tous les points de vue.

Koo, convaincu, se lance dans l'avenir comme un acheteur qui prendrait la marchandise les yeux fermés.

Tout est dit. Le grand jour arrive. Koo, boy européen, sait vivre. S'il acquiert pour sa future des robes de grandes dames, la pendule de circonstance et les candélabres – remplacés dans l'occurrence par des bouquets de fleurs artificielles, sous globe, et des couvertures, des matelas bien chauds et du meilleur goût en ce qui concerne les tonalités, des chaises et des pots à fleurs, des malles superbes tout en carton rougi, pourvues de splendides serrures en cuivre et parfaitement incapables de supporter le moindre effort ; il songe aussi à ses compagnons du labeur quotidien et sait accumuler à leur intention le vin qui échauffe l'âme et bouleverse parfois l'esprit, et les mets en quantité, qu'il entasse chez son patron dans l'office où l'on a coutume de le venir voir. Cependant comme les Diables étrangers ont résolu, par des traités inconvenants, de ne recevoir dans leur quartier de refuge aucun des fils de Han, Koo qui a de la tenue et qui veut garder la face se mariera à la chinoise,

au cœur de la ville mandchoue. Je m'arrête pour édifier mon lecteur : la ville mandchoue n'a rien qui diffère de la ville chinoise, ou de la tartare. Mêmes hutungs, mêmes maisons, mêmes mœurs, mêmes odeurs, même style.

Mais la ville mandchoue reste pour ceux qui ont conservé la natte et qui sont fidèles aux anciens monarques, comme un des vestiges des temps anciens. C'est là que se mariera Koo.

Koo aime ses maîtres. Sans discuter, pendant trente ans de sa vie il a vénéré les Mandchous auxquels il sut rester fidèle ; il l'est sans commentaires à la république actuelle à laquelle il ne comprend rien ; il l'est aussi aux Européens qui le traitent avec convenance et savent lui payer son dû régulièrement. Aussi nous a-t-il invités pour nous prendre à témoins du grand acte qui va se dérouler.

Nos pousses, mieux que nous, saisissent l'adresse et nous conduisent par le dédale des hutungs inouïes jusqu'à la maison qui servira de temple pour la cérémonie. Sur les côtés du seuil, une affiche rouge a été collée, qui porte un

caractère imprimé en forts traits noirs, et qui signifie à la fois, mariage et bonheur, — peut-être ceci à cause de cela, quoique la chose puisse sembler osée chez bien des peuples. Après avoir franchi le seuil nous trouvons la cour intérieure de la maison, couverte d'un toit provisoire en nattes de paille, en vitraux coloriés, en papier aussi, qui la transforme en une grande salle de réunion tout à fait inattendue dans ce quartier. Comme on n'a pas eu le moyen de tout ranger ce qui était magasiné dans cette cour, on a simplement massé sur les côtés les réserves de toute espèce pour faire de la place. Les caisses vides qui contiennent des défroques conservées pour le chiffonnier, celles qui servent aux réserves de charbon et de bois, de vieilles bouteilles cassées pour la majorité, des faïences en miettes, et les morceaux d'un lit qui servira, un jour ou l'autre à un parent de passage, des cages à poules, et tout un attirail de poêles remisés jusques à l'hiver, tout est là, en vrac, entassé pour ne tenir point de place ; l'esthétique vient après.

Dans cette grande cour les invités sont pressés de telle sorte qu'ils ne peuvent plus bouger. À la porte, au centre, dans les coins, des tables qui supportent d'extraordinaires amoncellements de victuailles et de boissons, remplissent le rôle de buffet. Elles sont ornées de toute une vaisselle hétéroclite ou paraissent les bols, les soucoupes, les tasses et les baguettes, aussi une bassine pleine d'une eau bien grasse ou chacun vient vider et rincer son récipient après l'usage. Les invités puisent avec leurs propres baguettes dans le tas des viandes ou des légumes sans cesse renouvelés, puis s'en vont, à l'abri de la vague humaine, engloutir voracement ce qu'ils ont pu entasser dans leur récipient respectif. Ici la mangeaille précède la noce et la fait espérer.

Tout à coup on entend dans la rue le bruit sinistre des trombones chinois qui s'exaspèrent sur le Phou ! Phou !! Phou !!! que profère un être étique. Voici les premiers figurants de la cérémonie. Ils sont sales, comme à l'ordinaire, vêtus de l'unique peplum vert aux disques rougeâtres qui sert pour les enterrements et pour les mariages et de l'identique coiffure, en bouse de vache, sur laquelle se

trouve plantée la plume, arête de sole teintée de rouge. Le péplum sert à cacher les vieux sacs, les capotes de soldats européens, les haillons et les chiffons dont se camoufle une nudité sans agrément, couverte de maux et de crasse. Arrivés au seuil, ces figurants s'arrêtent, satisfaits : ils ont marché pour l'argent qu'on leur alloue, ils ont soufflé selon le contrat et aucune puissance humaine ne leur ferait faire un pas de plus.

Les porteurs de la chaise, eux ne sont pas au bout de leur peine. Comme la mariée ne doit être vue que de son mari, en premier lieu, il faudra, pour la cacher plus longtemps aux yeux indiscrets, la laisser dans la chaise, jusqu'à la porte de la chambre, et, pour cela, dépouiller le véhicule de tout ce qui l'empêcherait de pénétrer dans la maison. On retire le fronton, bon seulement pour la rue, les brancards, et tous les oripeaux rouges et verts qui devaient attirer l'attention des foules. La caisse qui subsiste et qui contient la future, est bahutée, par le travers de tous les obstacles qui se dressent en route et qui forcent aux plus extraordinaires positions, depuis le seuil jusqu'à la chambre

nuptiale. Là, pour que rien ne permette de violer un secret si important, on applique contre la porte le coffre-fort d'un nouveau genre. Soigneusement on masque les plus diverses issues, avec des morceaux d'étoffe, et enfin tout est prêt pour l'ultime cérémonie.

C'est la partie la plus insignifiante et aussi la plus typique qui doit se dérouler à présent. Dans sa robe d'un rouge immaculé, la fiancée se trouve comme ligotée sur sa chaise. Le visage est couvert d'un voile également rouge et opaque. Deux matrones, pour le symbole qui consiste à enlever la fille à son foyer paternel, se ruent sur la chaise, agrippent la future et la halent, tandis qu'elle pleure à chaudes larmes, au milieu de la chambre nuptiale, jusque sur un coussin qui se trouve face aux tablettes des ancêtres ; là, le mari, qui jusqu'ici avait un air assez pleutre, vient s'agenouiller aussi et les kotos de circonstance qui placent le nouveau couple sous l'invocation des aïeux, les tiennent inclinés, tous deux, longuement.

Ils se relèvent. L'homme retourne dans son coin: c'est pour permettre à la femme de prendre son uniforme de ménagère. D'abord les ablutions. Dans une cuvette grande comme une assiette à soupe elle puise l'eau qui doit la dépouiller de toutes les impuretés qu'elle apporte de chez elle et de la condition de fille. Puis la coiffure, qui ne saurait être la même pour la femme d'intérieur et pour jeunesse sans cervelle. Une vieille amie lui pose un bandeau sur le front, et au moyen de soies tranchantes, rase minutieusement ce qui servait jusqu'alors d'ornement. Pour compléter l'œuvre l'opératrice passe sur ce front fraîchement dénudé une pierre de chaux qui brûlera les poils follets jusqu'à la racine. Les fards viennent ensuite: crème que l'on s'applique à l'aide des deux mains, sur tout le visage, rouge qui sera habilement disposé pour rendre ces couleurs que la nature n'a point données, noir qui fera des sourcils et des cils, et lissera aussi les cheveux. La cérémonie est finie. Devant les témoins, le nouveau ménage fait la gémuflexion de convenance, il n'y a plus qu'à se retirer. Une famille de plus est

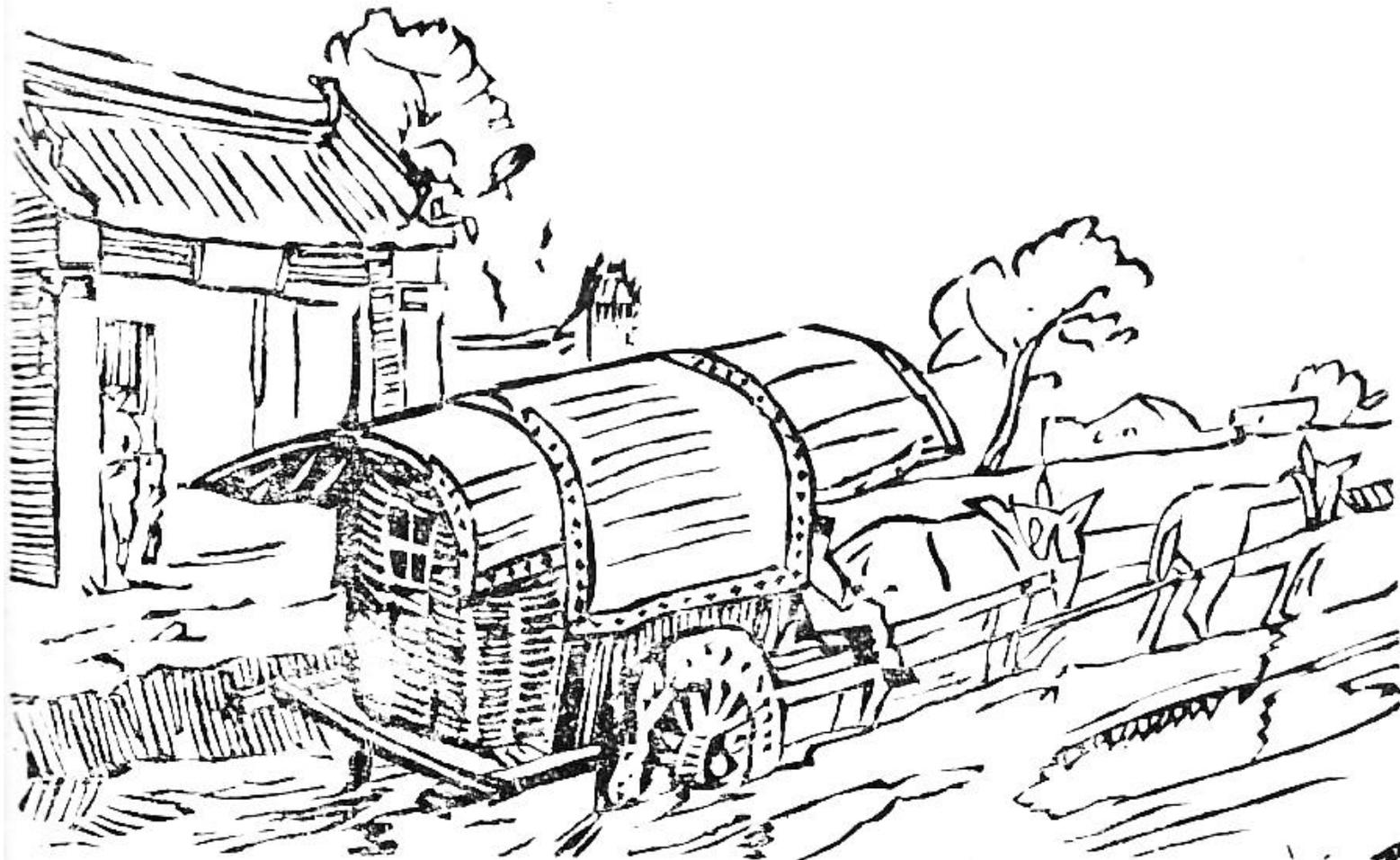
donnée à la nation céleste. Point d'inscription d'état-civil, point de consécration officielle.

Dans la cour, couverte de nattes et de vitraux, la foule bâfre, et les bruits naturels les plus divers manifestent la satisfaction avec la satiété.

Mais on ne verra le nouveau ménage que le lendemain, car la tradition est formelle et l'on ne doit se montrer aux amis qu'après la consommation, et les preuves indiscutables en main.



LA CHARRETÉE





Venant de quelque part, au nord de la Capitale, un étrange convoi.

Tout d'abord, traversant la rue de part en part un double rang de soldats, de soldats chinois, c'est tout dire. Dans les ruisseaux à droite et à gauche, une haie de soldats encore, marchant à la queue leu leu, en traînant d'extraordinaires savates éculées, dans l'eau indéfinissable que les riverains jettent sur la rue. Quelque chose comme un de ces dispositifs de sûreté en marche que l'on fait prendre pour l'entraînement aux unités qui font l'exercice. Encore n'y a-t-il point ce sérieux, cette vigilance affectée, cette pondération que l'on sait

manifester ailleurs, même dans l'exercice. Le commandant de la troupe, aussi dépenaillé que ses hommes et que l'on ne pourrait discerner s'il ne s'empêtrait parfois dans un sabre trop long à son gré, ce commandant chemine en avant de ces guerriers causant avec un civil cérémonieux compassé et onctueux. Les hommes, dont le fusil se balance à chaque pas au risque d'éborgner le voisin, sifflotent, toussent, se mouchent entre les doigts de la main libre et s'interpellent d'un rang à l'autre, avec ces cris rauques, perçants et gutturaux, qui sont une élégance chinoise. Ces soldats au reste sont ce que sont tous les soldats chinois : des coolies, dégoûtés des aléas de la vie, aventuriers et fatalistes, fort émus par la force sinon par le prestige de leur armée, et qui savent que si la solde n'est guère plus assurée que le salaire d'un coolie, le soldat a des raisons dans sa giberne devant lesquelles la raison la plus raisonneuse s'incline. Ces guerriers sont pittoresques à l'excès avec leurs casquettes immuablement trop grandes ou trop petites, leurs vareuses confectionnées si largement qu'elles flottent autour des corps ou qu'elles se plissent sous l'effort des ceinturons chargés de

cartouchières à l'allemande, leurs pantalons, dont le fond, aménagé comme un sac, semble prévu pour accumuler des réserves, et leurs chaussures disparates dans l'ensemble d'une même unité : babouches chinoises, savates, pantoufles, souliers découverts dont le lacet fait un gros nœud très à la mode, brodequins de fatigue, et qui sont fatigués en effet mais rarement cirés, bottines à élastiques dont les élastiques, rompus, refusent le service et laissent s'évaser des bords sur lesquels fleurissent deux tirants in descriptibles, bref un harnachement aussi complet et typique que l'on en peut donner aux figurants des théâtres de Concarneau.

Ces soldats s'avancent donc, au pas de route, sans se soucier de leur tâche. Ils savent que leur prestige est éteint, qu'un proverbe chinois dit « qu'on ne fait pas une prostituée d'un fille de famille, un clou avec du bon fer, un soldat d'un honnête homme. » Ils sont fixés ; cela leur suffit et leur permet de ne plus affecter dans leur allure ni coquetterie, ni prestance, ni retenue. Au reste, leur rôle est nul en l'occurrence, la double haie qui marche de front n'arrête ni les pousses, ni

les voitures aux mafous braillardes, ni les piétons, ni les autos et toute cette pompe militaire s'étale en pure perte.

À quelques cinquante mètres derrière le front, une escouade plus serrée précède des charrettes et oppose une résistance un peu plus vive à la pénétration des philistins. On sent que derrière elle vient un trésor à protéger, peut-être quelques fonds que les supertouchus, gens experts en la matière, savent préserver de raptus audacieux... Mais sur ces voitures, c'est tout un déménagement humain. Des hommes en chemise, ligotés tels que des saucissons, les mains jointes derrière le dos, sont entassés comme des sacs. Des écriteaux sur lesquels des caractères sont tracés à la hâte, ornent les flancs de chaque charrette et, pour qui ne peut les lire, ne permettent pas de comprendre.

Les colis humains, dont on n'a pu garrotter les muscles du visage, expriment des sentiment divers, mais sur la figure d'aucun ne se manifeste l'épouvante. Les uns rient comme des brutes, sans aucun motif apparent, les autres, par contenance et pour ne pas perdre la face dans cette occasion ultime, adressent

des quolibets à la foule qui ne s'est même pas arrêtée, pour voir, sur le bord du trottoir ; d'autres exhalent leur rage de se sentir ainsi impuissants contre une société qui visiblement les répugnent, d'autres détournent la tête pour ne pas voir l'étranger que la surprise cloue, de stupeur, sur sa place ; d'autres enfin, indifférents et résignés, partagent avec le garde-chiourme assis sur la ridelle du véhicule les charmes d'une dernière cigarette dont ils tirent successivement de voluptueuses bouffées. Sont-ce des fous auxquels on a dû passer une rudimentaire camisole de force ? Sont-ce de dangereux criminels arrachés par la vertu des armes à de formidables retranchements ? Chose impossible à dire. Trois charrettes se succèdent à la file, dans le même équipage que la première et les esprits semblent si dégagés de part et d'autre qu'il est difficile d'imaginer une issue tragique. Déménagement de prison tout au plus. Sur le trottoir, un restaurateur ambulancier fait sonner ses sébiles de cuivre ; c'est à peine s'il se détourne pour voir passer le cortège. Le coiffeur ne s'arrête point de raser le crâne de son client pour lui permettre de voir une scène toute normale, le cordonnier pousse son alène

sans s'étonner de cette bagatelle de la circulation; la vie se poursuit et ne consacre pas une minute d'attention aux voyageurs de la charrette.

Derrière celle-ci une double rangée de soldats protège les arrières de ce singulier trésor humain; ils sont aussi indifférents et traînent ce qui leur sert de guêtres avec des airs lassés de larbins qu'importunent les lubies du maître. Leurs yeux semblent perdus dans un rêve sans fin et tout occupés à y poursuivre la combinaison d'un petit pillage de leur façon qui compensera la solde dont ils n'ont rien touché depuis des lustres. Il faut que tout le monde vive, n'est-ce pas? Et l'on n'est pas soldat, en Chine, pour la gloire.

Encore quelques mètres de haie latérale, puis la théorie des voitures que cette manifestation contient dans leur essor, et parmi elles trois hommes en uniforme de soldats, montés sur de petits chevaux mongols qui piétinent comme s'ils allaient prendre le grand galop, mais qui n'en veulent rien faire. Vus de face, ces soldats semblent porter quelque minuscule mousqueton en bandoulière; vus de dos ils apparaissent sous les espèces de bourreaux, car ce sont des coupe-coupe

qu'ils promènent ainsi, des sabres dont la lame s'épate à l'opposé de la poignée, des yatagans comme on affirme que les Huns en portaient aux champs catalauniques, des yatagans, douillettement gainés dans des étuis de cuir fauve, et dont la seule présence, au dos de ces hommes, suffit à éclairer toute la mise en scène. Ces hommes à cheval, c'est la Mort qui passe, ni plus ni moins, la Mort qui a troqué sa faux contre un coupe-coupe, la Mort en uniforme avec de bonnes figures poupines de soldats jeunes et pleins de vie, la Mort qui s'est rajeunie sous le ciel de Pékin.

Or donc les gens que nous avons vus, chargés dans la voiture comme des sacs, ces gens-là font leur dernier voyage dans Pékin, la capitale du Milieu. Pour la dernière fois, ils entendent l'appel si engageant du restaurateur ambulancier qui attire la clientèle à des agapes dont ils ne dédaignaient rien jadis. Eux aussi, aujourd'hui, à l'exemple de ces richards qui se plaisent à faire du volume, ils ont, sur le marchepied presque de leur voiture, des soldats en armes, qui veillent à leur sécurité. Sans doute les équipements sont moins luxueux, mais le nombre et

l'encombrement sont plus considérables. Et puis, ils ont conscience en outre, d'avoir pu servir une fois dans leur vie à l'édification du peuple aux yeux duquel on les exhibe comme une manifestation éclatante de la justice des hommes et de la civilisation du pays. Leur mission au cours de cette ultime promenade est toute faite d'altruïsme, car lorsqu'ils croisent d'aventure un de ces gens dont la conscience est lourde il se peut qu'ils évoquent la maxime des sages : « Aujourd'hui moi et demain toi ! »



La charretée passe, la foule s'écoule ; l'exemple servira-t-il ? Dans le milieu chinois l'indifférence est grande et les conversations s'attachent à peine à un sujet si dépourvu d'intérêt. Au temps les plus sauvages de la Révolution, il se trouvait encore des extrémistes pour regretter que l'on presse les victimes dans des charrettes où elles conservaient cependant la liberté de leurs mouvements. En Chine, on entasse dans un véhicule exigu des paquets de chair humaine et personne ne s'en révolte.

Vérité en deçà, erreur au delà.

SONORITÉS





Une formidable clameur composite et confuse s'élève au-dessus de la Capitale. Ce ne sont plus là ces bruits artificiels que créent les usines, les gares et les tramways, les métropolitains et les automobiles, mais une sorte d'immense plainte qui s'exhalerait d'un corps gigantesque et multiple. Ce ne sont plus des sifflets, des sirènes, des cornes, des timbres, des cloches, des explosions d'une fumée qui force les soupapes, ou les innombrables marteaux résonnant sur les enclumes, ou les masses écrasant des rivets sur la matière sonore, ou le bruit des machines dont le mouvement circulaire et cadencé tout à la fois produit comme un ronronnement rythmé de coups de bélier, car il y

aurait là des témoins de l'industrie autant que de l'activité de l'homme. Non, ce sont des voix, des voix humaines qui décèlent l'agglomération plutôt que la vie, la foule mieux que l'activité.

Le peuple chinois aime le bruit. C'est pour lui une irrésistible prédilection qui triomphe non seulement de l'harmonie, du rythme, de l'euphonie, mais encore des plus irréductibles barrières sociales : car tous les Chinois puissants ou misérables, lettrés ou marchands, civils ou militaires, sacrifient avec la même vénération au dieu de la sonorité. L'amour du bruit pour le bruit : l'amour du bruit poussé jusqu'à la religion : l'amour du bruit qui a engendré un nombre incalculable d'instruments de bois, de fer, de peau de serpent, de cordes, de bronze, des flûtes primitives et compliquées, des tambours, des cymbales, des cloches, des castagnettes, des guitares, des pipeaux aux tuyaux multiples : yue ts'in, et ce tambourin-tabouret : pen kou. Toutes les rumeurs que créent ces sonorités couvrent la ville et se marient aux hurlements, aux cris, aux glapissements, aux râles et aux

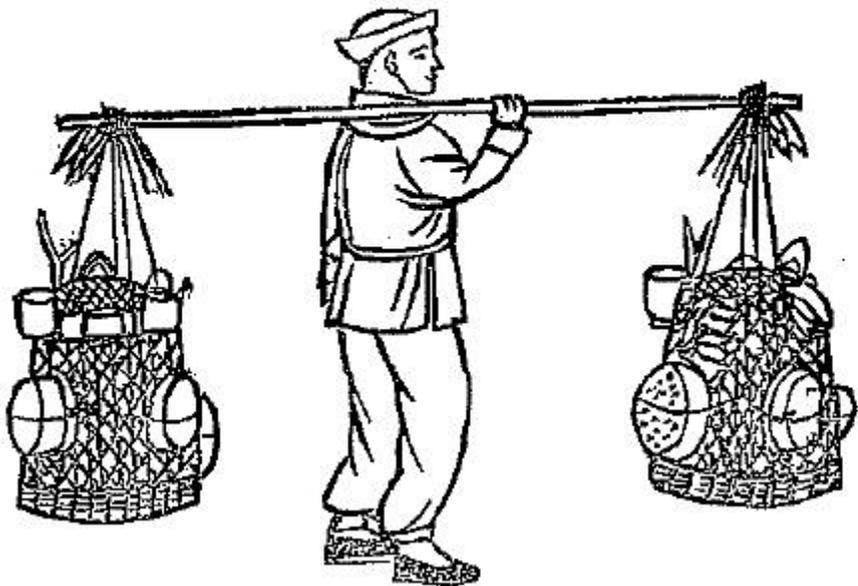
malédiction qui s'exhalent naturellement d'un formidable troupeau humain dont la seule supériorité consiste à savoir crier plus fort que le voisin.

Dans les hutungs on entend d'abord le marchand qui braille pour faire sortir le client du fin fond de sa demeure-terrier. L'un, qui vend une sorte de bretzel céleste, pousse un petit cri rauque, perçant, qui s'échappe tout à coup, puis semble s'étouffer brusquement dans la gorge. Un autre, vendeur de vaisselle fort habitué des parages de San tiao Hutung, profère une plainte bien propre à faire surgir les âmes apitoyées : on dirait d'un de ces grands blessés

des champs de bataille ; la voix lamentable commence sur les tons les plus attendrissants, puis elle s'élève, atteint progressivement un paroxysme où la douleur semble s'exaspérer, puis, brusquement, un silence — un, deux, trois, — que termine un appel désespéré,

此中國賣沙鍋之圖

Le marchand de vaisselle



sorti des entrailles, qui exprime la plus effroyable souffrance, l'inanité de l'effort, la vanité de ce que nous sommes, et la fragilité de notre être. Tout cela pour vendre des tasses, des assiettes, des théières, d'une facture inférieure et au rabais.

Celui-ci, qui vend de la friture, se promène philosophiquement avec son étal sur le ventre comme ces gens qui chez nous offrent du papier d'Arménie; tous les quinze pas, il jette un cri désabusé, qu'il continue quatre pas plus loin par une ritournelle, toujours la même, ainsi que s'il faisait une concession en s'expliquant plus pleinement. La chiffonnière qui glane sur le pas de toutes les portes les papiers usagés, raconte sur la note aiguë une petite histoire sans fantaisie. Le colporteur de cacahuètes, de kakis et de pastèques se fait connaître en hurlant à tue-tête des choses nécessitant

Le marchand de pastèques



此中國夏季賣甜瓜之圖

qu'il masque de la main le trou de son oreille droite. Tous les ambulants, qui sont des milliers à Pékin, possèdent chacun son cri distinctif, et pas un de ces cris n'est semblable à celui du voisin, pas un de ces cris n'est même provisoirement couvert par celui du voisin : tout le monde hurle de concert et l'on peut se demander comment il se fait que des hommes qui ont semblablement crié pendant le jour ne soient pas anéantis quand vient le soir.

Pékin serait calme s'ils étaient seuls, mais ce n'est pas tout que de vendre, même à Pékin. Le Chinois hait le silence, de même que la Nature a horreur du vide. Qu'il fasse jour ou que les ténèbres de la nuit rendent la hutung déserte, le promeneur qui s'aventure seul sur la rue est doublement seul s'il ne peut causer, chanter, et chanter de ces chansons chinoises qui sont déconcertantes pour nous. Tandis qu'il marche, sa bouche inoccupée détaille une de ces tyroliennes célestes dont la caractéristique est de n'avoir ni cadence ni rythme défini pour nos oreilles ; les sons viennent de l'arrière-gorge autant que des lèvres ; les roulades abondent et paraissent d'autant plus à la mode qu'elles montent plus haut et

sont plus inattendues : gargarismes plutôt que chants. Combien de fois n'en avons nous pas écouté dans les hutungs de l'Est de ces mélopées dont une oreille profane ne peut dire si elles sont joyeuses ou tristes. Souvent les promeneurs ne se suffisent pas de la voix : il leur faut un accompagnement et l'on rencontre alors des hommes munis d'un violon pittoresque qui grince comme un crin-crin, ou d'une guitare étrange dont les sons aigus déroutent sans charmer.

En dépit de ces isolés Pékin serait encore calme s'il n'y avait les innombrables tapages que mènent les gens appelant les rickchaws, ou les ménagères qui hèlent les fournisseurs ambulants dès qu'ils sont assez loin pour nécessiter l'effort d'une voix puissante, ou l'important « mafou » qui précède toute voiture correctement céleste, à la manière des heïduques impériaux, en poussant des hurlements, tout à fait inutiles à la circulation de la ville mais indispensables pour créer l'embaras dont toute vie chinoise doit s'entourer logiquement.

Pékin serait encore calme si les mendiants, qui sont un des ornements de sa majesté de capitale, n'éprouvaient le besoin de se faire reconnaître et de se

signaler à la charité des riches en débitant sur le mode perçant qui convient la litanie de leurs infortunes; ces miséreux s'arrêtent à chaque porte et commencent dès l'aube pour ne finir que tard dans la nuit; ils savent par cœur ces choses qui sont propres à attendrir des indifférences noires et s'habituent si bien à ces tons surélevés qu'ils ne savent plus remercier qu'en braillant encore.

Pékin serait cependant une ville calme, si sa population était moins querelleuse, si les femmes ne passaient pas une bonne partie de leur journée à maudire le sexe fort qui ne leur manifeste pas toutes les attentions légitimes, si les rickchaws ne s'arrêtaient pas au cœur de tous les encombrements pour faire savoir par des injures appropriées, et des grimaces adéquates combien le collègue gênant a de chance qu'un devoir professionnel s'oppose à ce qu'on lui administre la raclée qui lui reviendrait cependant de droit; si l'employeur ne discutait pas avec le manœuvre les quelques sapèques supplémentaires qu'on doit toujours réclamer en sus d'une somme convenue, quand on est Chinois; si

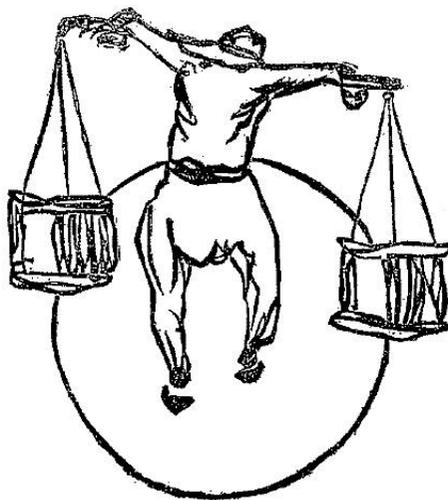
les pousses n'éprouvaient pas le besoin de hurler à chaque coin de rue la direction qu'il vont prendre, si les gens qui se prélassent dans les voiturettes légères ne s'attachaient pas à traiter de questions sociales, à haute et intelligible voix, avec le pauvre hère qui les remorque en haletant – pour édifier le passant sur leur érudition personnelle ! – si des gens qui font partie du même groupe, cheminant à la queue leu leu, n'avaient des choses d'importance à se communiquer sans retard, aussi haut que possible. Tout cela ne procède que d'un abus de la voix ; que ne faudrait-il pas dire de tous ces instruments spéciaux que manient les marchands de la rue et qui servent d'enseigne à leur profession tout en farcissant l'atmosphère d'une singulière cacophonie ? Le barbier qui fait vibrer son diapason dont la chanson rappelle le sémi japonais ; le marchand d'étoffe qui brandit sur une singulière cadence le hochet de son métier, l'épicier qui tape sur une planche creuse dont la sonorité a été soigneusement étudiée par un maître de l'harmonie chinoise ; le chiffonnier qui frappe de sa badine sur un minuscule tambourin de peau ; le

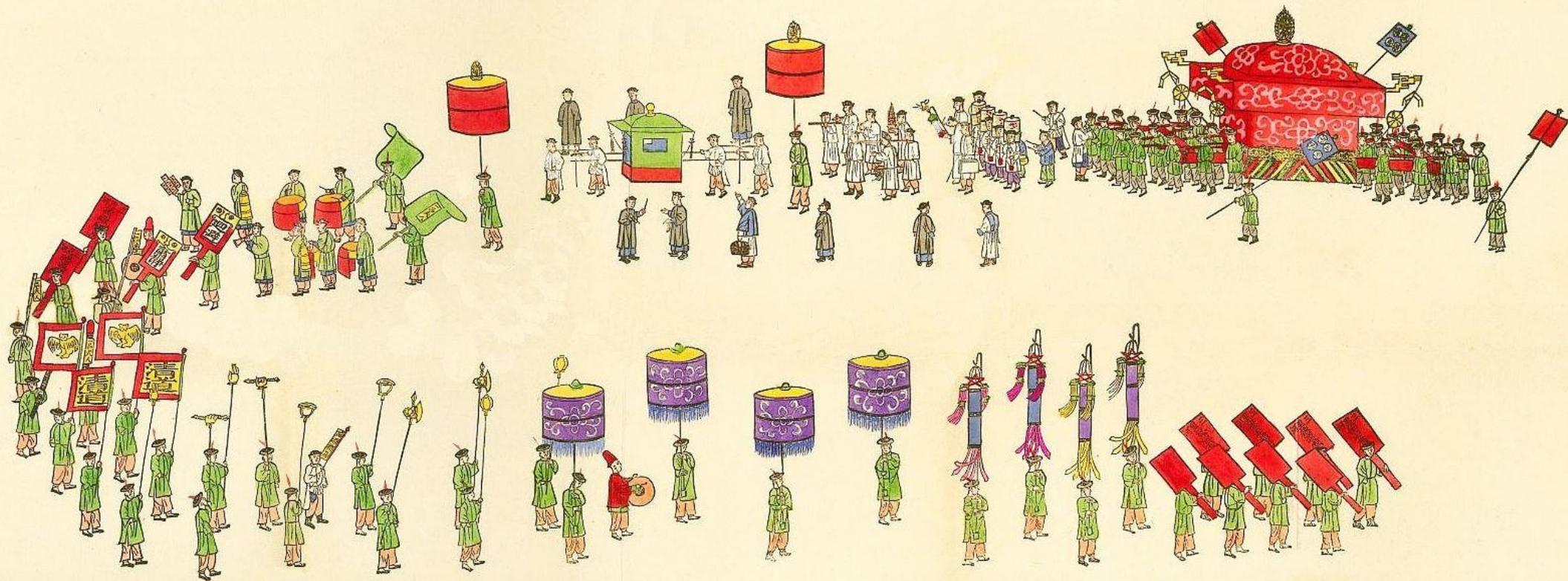
rérameur, dont le pendule de bronze oscille entre deux battants à chaque pas que fait le porteur ; le vendeur d'huile à brûler et de pétrole qui s'est confectionné un tambourin double dont la peau et le bronze résonnent à la fois ; le porteur d'eau dont la brouette n'a de valeur que si elle fait entendre un grincement significatif semblable à celui que nous donnait jadis Batignolles-Clichy-Odéon à la descente de la rue de Tournon, le charbonnier qui a muni les rayons de sa voiture de grelots pour annoncer son passage – combien inutilement puisqu'il ne vend rien au détail.

Mais tout cela ne suffirait pas à troubler le calme de la Ville aux murailles multiples si la douloureuse théorie de ses aveugles qui sont légion, n'était obligée pour attirer l'attention des clairvoyants qui circulent, de battre de petits gongs, ou des tambourins appropriés, parfois de s'arrêter pour souffler dans une mince flûte des mélodies mélancoliques, agrestes et fines telles qu'en jouaient jadis à Paris les chevriers vendeurs du lait de leurs bêtes.

Parlerai-je du chauffeur, dont l'auto n'est valable que si elle possède quatre ou cinq avertisseurs qu'on peut actionner à la fois ? Ou de ces orphéons qui précèdent les mariages, les enterrements, ou les réclames – ce qui est tout de même, – en jouant invariablement la Madelon aux enterrements et la Marche funèbre aux mariages ?

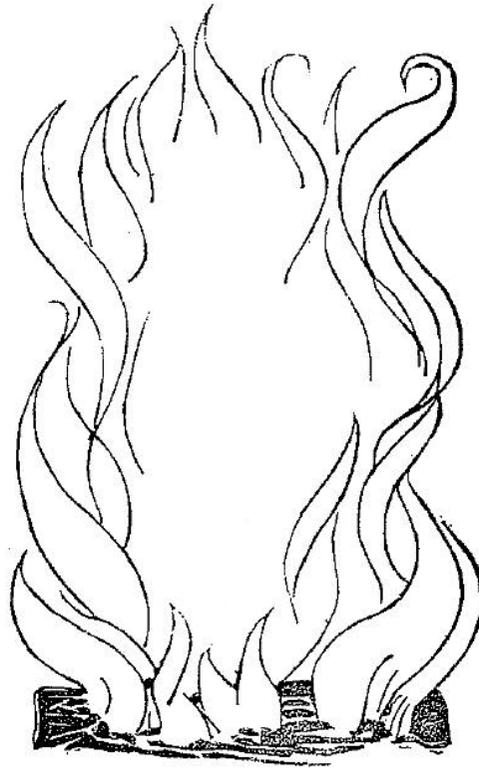
Le peuple chinois aime le son, il l'aime jusqu'à la manie ; peut-être s'exagère-t-il cette idée que nous avons admise, que la musique adoucit les mœurs.





L'ENTERREMENT CHINOIS 出殯

FEUX FOLLETS





J'ai assisté ce soir à un spectacle des plus curieux. L'un de mes voisins très proches étant mort d'accident, comme il arrive si souvent à Pékin, sa famille devait lui sacrifier en un incendie rituel le simulacre de tout ce dont il pouvait avoir besoin pour faire bonne figure dans l'autre monde. Chacun sait que les âmes sont de nature exigeante, qu'il leur faut un confort dans l'au-delà qu'elles n'ont pas souvent connu au temps de leur séjour terrestre : ce dernier il est vrai n'était que provisoire tandis que l'autre dure toute l'éternité.

On avait donc convoqué avec un nombre respectable de bonzes vêtus de la robe grise aux bordures noires, toute une séquelle d'amis, de connaissances et de relations du voisinage auxquels on n'était pas fâché de montrer les prodigalités

consenties. On avait loué aussi une équipe de musiciens qui devaient accompagner le cortège depuis la maison mortuaire jusqu'au lieu où se ferait le bûcher et il y avait des tambours aux accents profonds, des fifres aigres, des trombones lugubres, des triangles, des castagnettes métalliques et des cymbales aussi. Quand tout le monde fut réuni, vers 10 heures du soir, à la lueur des torches, le transport fut décidé et l'on se mit en marche. Il y avait d'abord des enfants vêtus d'une toge de haillons verdâtres avec une lune jaune dans le dos, le chef couvert d'une bourse de vache au milieu de laquelle on aurait planté une plume d'oie en arête de sole et peinte de rouge ; sous l'habit officiel et peu compliqué, des guenilles, des lambeaux dont les franges se nouent autour des membres pour ne point les abandonner et sous ces trous, sous ces loques, les corps apparaissent crasseux, des chevelures aux poils anarchistes, des membres sur lesquels adhère toujours la crotte des jours pluvieux du dernier automne. Avec lassitude, sans la moindre conscience, sans religion, ces gamins frappent sur

leurs tambourins et de-ci de-là cessent subitement leur service pour se chamailler de la belle manière ou ramasser sur le chemins un détritius convoité.

À dix pas derrière la jeunesse, deux par deux, sur les côtés droit et gauche de la hutung, viennent des vieillards anéantis par l'âge et par les misères, attifés comme les bambins de cache misère qui sont trop étriqués pour eux, mais restent verts et pourvus de lune dorée. Provisoirement ces anciens du peuple ont quitté leur poste de mendiants et gagnent, en figurant les musiciens, quelques sapèques qui paieront le substantiel repas du jour. Trop ruinés physiquement pour remplir leur rôle qui est de souffler lamentablement : Fouh ! Fouh ! Fouh ! dans l'embouchoir d'un cornet énorme et jaune d'or, ils se contentent de véhiculer l'instrument chargé sur leur dos, avec philosophie ; l'intention y est, le client ne les surprendra pas, pour sûr, et les héritiers qui paient seront tenus par les convenances à grande distance : les figurants figurent, s'ils ne jouent pas, tout est là. Derrière les vieillards et dans le même uniforme, tout un orchestre singulier d'êtres sans âge, sales, répugnants, hirsutes, affligés des pires maladies

qui soient au monde et s'époumonant à souffler dans des instruments hétéroclites tenant du piston, de la cornemuse et du clairon. Ils créent des airs discordants comparables à ceux que sort un profane raclant par gageure sur un violon. Enchérissant sur ce tapage les porteurs de triangles ont la prétention évidente de scander une mesure, tandis que des gens, munis d'un petit cadre qui soutient par des fils tenus de minuscules coupelles de bronze, affectent de ponctuer de sonorités convenables les phrases de l'affolante musique. Cette harmonie très spéciale produit des sons aigus qui vont crever les tympans jusque dans les réduits les plus reculés des maisons de la hutung, faisant sortir les humains qui y résident et les groupant comme Orphée pouvait jadis attirer à lui les pierres de la campagne où il jouait. Plus le cortège se rapproche du lieu désigné pour l'offrande, plus la cadence se fait violente et rapide de sorte que l'on arrive très vite à un énorme chahut tenant de la nouba sénégalaise et du jazz-band, un chahut qui est un hymne parfaitement rituel, fort apprécié des célestes, je dirai

même vénéré du peuple qui l'admire et cependant infernal pour nous car nous ne percevons rien de son charme.

Tout ce bruit suffit à ameuter les gens du quartier qui par mégarde n'auraient pas été invités. Le cortège s'accroît à chaque porte de quelque unité nouvelle dont la joie est vive d'assister à la cérémonie ; chacun manifeste à grands renforts de glapissements, d'interpellations à haute voix, d'éclats de rire, d'appels stridents et de démonstrations gutturales en forme de querelles.

Dans cette multitude, avec des précautions infinies on transporte les cadeaux que l'on doit expédier par la voie de la fumée à l'âme qui se trouve sur le seuil de son nouveau domaine aussi dépourvue qu'un être qui prend possession sans meubles d'un nouveau logement et est encore dénué de tout.

Il y a une maison, un château, un palais, tout fait de roseaux gros comme le petit doigt sur lesquels on a collé du papier d'emballage bariolé de couleurs vives. Haute de deux mètres, large de trois, avec des toitures savantes et des dorures au goût du jour, la résidence de l'âme défunte ne ressemble en rien à l'odieux

réduit obscur dans lequel celle-ci gîtait pendant sa vie. Les fenêtres en sont larges, les portes imposantes, les proportions fastueuses, le luxe inouï ; il est vrai que tout est en papier et doit servir de modèle à l'éternelle demeure.

Il faut, pour être convenablement pourvu, des domestiques : un boy et une amah, et ces gens qui vont avoir l'honneur de servir jusqu'à la consommation des siècles une âme récemment libérée de son corps doivent être décents, propres, parfaitement choisis dans le monde des serviteurs. Aussi dépêchera-t-on avec la maison deux poupées grandeur nature, en papier également, dont la figure béate et le sourire d'ordonnance révèlent assez la satisfaction et qui ont la face épanouie de gens qui n'ont plus rien à attendre de la vie ; on a eu l'attention de mettre entre leurs mains quelques cadeaux qu'ils remettront au mort dans l'autre monde.

Enfin vous conviendrez qu'une maison cossue dont le propriétaire hantera sans doute les esprits les plus huppés de l'au-delà ne peut manquer d'un équipage convenable et digne de sa position nouvelle. Sur cette terre il se contentait du

pousse que l'on loue après discussion : c'est que si la vie est éphémère, il n'est plus de même là-haut, aussi lui offre-t-on un cheval de taille géante, invariablement pommelé à la façon des percherons, et une charrette ou un fiacre de taille correspondante et également faite de rotin et de papier.

Le viatique clôt l'offrande car on ne sait pas ce que l'âme peut se procurer le long de l'itinéraire qui la mène à la résidence future et voici tout un défilé de mets en papier vernis, de meubles pour rire, d'animaux en baudruches gonflés à éclater et qui vont sur les bras des porteurs, dodelinant de la tête comme satisfaits du sort qui leur échoie.

La famille vient enfin suivie des bonzes indifférents, exaspérés de ces cérémonies insipides, couverts de robes sous lesquelles il étouffent et plus occupés à s'éventer, à causer et à manger qu'à recommander aux seigneurs de l'autre côté de la Vie, la nouvelle créature qu'ils reçoivent ce soir.

On arrive doucement sur la place du sacrifice dans l'obscurité d'une nuit sans lune, à la lueur des torches que portent pour se distraire des personnages

bénévoles. C'est un terrain vague au centre duquel on dispose tous les trésors. Pour mettre le parent défunt dans ses meubles éternels on a dépensé en tout vingt dollars ; par le temps de vie chère, de logements rares, c'est à souhaiter de passer dans l'autre monde !

L'orchestre qui s'est arrêté de marcher donne de toutes ses forces ; c'est un tintamarre qui va crescendo et devient terrifiant quand la première flamme jaillit du bûcher. Aussitôt la lueur, la musique cesse, brutalement, c'est le silence... le silence qui serait mortel sans les cris des assistants. Les cadeaux s'embrasent en un clin d'œil et s'effondrent sur le sol ; le papier est consumé, le rotin se brûle à la hâte et sur l'ensemble de ce bûcher qui évoque les gestes ancestraux, les enfants s'escriment avec des baguettes arrachées au feu. Des flammes montent haut vers le ciel, projetant des brindilles incandescentes et des flammèches sur tous les environs. L'immensité de la place, un moment illuminée, se replonge progressivement dans l'ombre qui contre-attaque et regagne le terrain perdu ; les groupes de curieux s'égaillent en promenant des

torches aux lueurs fugitives telles qu'on en voit à l'issue des retraites aux flambeaux, les lanternes reviennent posément en créant une animation presque joyeuse.

Dans un coin les bonzes se sont arrêtés las d'aller jusqu'au lieu du bûcher et convaincus que les prières, dont ils se dispensent d'ailleurs, feront leur office même en allant moins loin. Avant que tout soit terminé et comme si la première flamme eut été pour eux un signal, ils ont commencé à dépouiller les ornements fastidieux : ils s'en retournent les premiers en profitant de l'ombre, désabusés et mécontents : l'âme est pourvue, elle n'a plus rien à réclamer, les héritiers peuvent jouir de la vie sans craindre ses représailles. Ils ont assez fait au contraire pour qu'elle travaille à leur prospérité sans venir réclamer dans l'horreur des ténèbres ce qu'une âme doit avoir selon la croyance chinoise pour reposer honnêtement. L'égoïsme de ceux qui sentent tout le prix de la vie s'étale alors sans contrainte. Les bonzes retournent à leur couche...

Et sur la place où l'animation est grande, on entend des rires, des cris de joie, des appels tonitruants; l'assemblée qui s'est faite ce soir autour d'un mort prétend à profiter de la vie. Au fait c'est peut-être la première fois de son existence terrestre que ce mort s'est préoccupé de distraire ses semblables.



LI SHEN, CHINOIS À NATTE





Un très vieil homme. Le corps ascétique pris dans une robe élimée recouverte d'une casaque de soie noire brochée qui date des Mings. Des yeux qui brillent dans une tête de momie; la natte émergeant d'une calotte ronde à bouton rouge qu'il ne quitte jamais, – natte nationale pour laquelle il a risqué sa vie au temps de la révolution – n'est plus qu'une médiocre queue de rat, poivre et sel, que le barbier a cru devoir allonger d'une mesure de tresse de soie. Mais elle n'est point du genre de ces nattes facultatives que les opportunistes font coudre sur la bordure de leur calotte pour les quitter ou les revêtir ad libitum : ce n'est pas une perruque. Elle est solidement enracinée dans le crâne de son propriétaire pour lequel elle est un symbole, une profession de foi, un credo.

Li Shen, Chinois à natte est un des derniers représentants de la Vieille-Chine. Il s'en fait gloire. Il le répète à qui veut l'entendre, maintenant qu'il radote un peu. Les lumières de cet homme qui fut une lumière ne se sont pas éteintes absolument, même c'est encore lui que l'on doit consulter si l'on veut avoir une impression juste des temps qui ne seront plus. Tandis que nous lui imposons la corvée d'un repas européen et qu'à l'aide de son couteau qui tient lieu de baguette il enfourne les mets, en les laissant glisser de son assiette calée sur la lèvre inférieure, dans le trou édenté de sa bouche, je l'interroge sur la famille chinoise, la seule, la vraie, l'Antique.

La bouche comble dont les lèvres sont inhabiles à maintenir le contenu, le vieillard répond en mastiquant :

– Vous n'êtes pas capables de comprendre ce que c'était que la vieille Sine (il prononçait Sine dans l'impuissance d'accoupler convenablement le ch). Il vous manque le point de départ, l'initiation, la connaissance de notre langue et de notre civilisation cinq fois millénaire, à vous qui

prétendez posséder la Civilisation. Mais c'est justement depuis que vous, les étrangers, vous avez violé le sol de la Sine, que notre civilisation est en décrépitude. Vous êtes arrivés en conquérants et vous n'aviez ni notre antique culture, ni nos traditions séculaires, groupées pour nous par les plus étonnante philosophes du monde : Kong Tze et Meng Tze. Vous croyiez vous imposer par votre modernisme d'Occident, qui n'est pour nous qu'une barbarie que la déformation de la science a rendu plus mécanique. Il vous manque au bas mot quatre bons siècles de culture pour prétendre à venir chez nous sur un pied d'égalité et c'est pourquoi vous ne saisirez jamais ce que c'était que la vieille Sine.

La bouche était vide en dépit et peut-être à cause du discours. Li Shen se reprit à manger. La chaise éloignée de la table, le corps courbé et soutenu par les poignets, la tête à hauteur de l'assiette, notre ami se reprit à emmagasiner : avec une dextérité toute spéciale à ses compatriotes il sut torcher son assiette du bout d'un couteau comme s'il avait disposé d'un bouchon de pain ; la victuaille

récupérée de main de maître glissa à nouveau dans le gosier, et la tâche accomplie, le corps du vieillard se redressa.

– Vous ne pouvez pas connaître la Sine, et vous ne la connaîtrez pas de sitôt, croyez-m'en : notre race est impénétrable. Elle dispose de qualités essentielles quand il faut cacher un trésor. Ce que vous appelez dissimulation c'est de la pudeur nationale ; en dissimulant nous menons une guerre de guérillas, pacifique, sans effusion de sang, sans brutalité sauvage, mais nous protégeons nos biens les plus chers contre des indiscretions qui ruïneraient notre prestige par la malignité d'une incompréhension volontaire. Les grands ne doivent pas être soumis à la critique des infimes et dans l'ensemble des peuples notre peuple est un prince. Je ris, tenez, je ris de tout mon cœur quand je pense qu'il en est parmi vous d'assez naïfs pour s'imaginer qu'ils connaissent le peuple sinois. Quelle caricature ne donnent-ils quand ils écrivent et quelque soit le bagage de philosophie dont ils sont pourvus ? Le papier se laisse noircir

et les caractères ne sont pas responsables, bonheur pour eux : en dix ans, en vingt ans des Européens prétendant à connaître une nation qui à mis cinquante siècles à se former et à se polir, c'est risible ! Les vôtres sont ridicules, et voilà tout. Prenez Claude Farrère, prenez même Loti : qu'ont-ils comme connaissances ? De petits officiers de marine, satisfaits du mince bagage qu'ils avaient acquis à dix-neuf ans, se lancent par le monde convaincus par les dorures de leurs costumes qu'ils ont incarné le maximum de la valeur humaine ; à dix-neuf ans, vous entendez, ils ont terminé leurs études générales à dix-neuf ans ; dans l'enfance, ils sont devenus des spécialistes du compas et de la boussole, et ils décident qu'en une campagne de trois ans dans le Pacifique ils auront sondé les profondeurs de la culture chinoise ? Parce qu'ils écrivent, non mieux mais avec plus d'originalité que d'autres, ils vaticinent et enseignent comme des docteurs des vérités qui n'ont aucun bon sens. Qu'ont-ils vu de l'Extrême-Orient ces gens-là ? Le Quartier diplomatique, l'Hôtel de Pékin

et les fumeries clandestines d'opium, les geishas exportées pour l'espionnage et les temples entretenus pour les touristes avides de violer et de piller des sanctuaires. Après cela, les voilà cloîtrés sur leur bateau et en proie à l'inspiration nerveuse que font naître les cognacs japonais. Votre information vient d'eux seuls, et vous croyez pouvoir vous fonder sur eux pour déterminer le caractère profond de notre peuple. Au fait, avant de poursuivre, sont-ils toujours bacheliers ?

Et sur cette question précise que je me disposais à éluder, Li Shen lampa son petit verre de Bourgogne avec l'amour que met un coolie à déguster une tasse de thé. Il procédait par petites gorgées, et à chacune d'elles les couleurs s'accroissaient sur la peau parcheminée : mon homme allait devenir lyrique, peut-être saurai-je quelque chose de ce qui m'intriguait si fort. Il continua en effet sans se préoccuper de ma réponse et après avoir projeté successivement les bras en l'air devant lui, pour faire remonter vers l'épaule les manches que la mode chinoise veut longues :

— Vous vous intéressez à la famille sinoise. Je comprends cela. La guerre a ruiné chez vous toutes les traditions domestiques, et vous avez besoin de nous appeler à l'aide pour que nos commandements séculaires et les exemples d'une pratique, qui nous honore, vous remettent dans le droit chemin. Si l'Europe nous fait tant d'avances croyez-vous que ce soit seulement pour nos beaux yeux ? Non pas, mais elle se sent malade, profondément atteinte, irrémédiablement perdue si nous ne consentons à la faire profiter des bienfaits d'une civilisation millénaire. La magnificence de notre cellule élémentaire, à peine entrevue, imaginée plutôt que connue, a bouleversé ceux d'entre vous qui sont capables de collectionner des détails atomiques. Ils ont été confondus par la splendeur de cette famille, sur laquelle repose une nation formidable dont la grandeur dépasse l'imagination humaine. Il faut le dire ; il faut l'admettre : qu'est-ce que la famille en Angleterre, en France, en Allemagne ? Des associations d'équivalences prétentieuses qui perdent

toute notion des devoirs réciproques. Ce que vous appelez d'un terme pompeux l'évolution a contribué ni plus ni moins qu'à l'avilissement de l'homme, du mari, et à l'affranchissement de la première servante du foyer. Vous pensez avoir réalisé une merveille ? Mais ce foyer disloqué, c'est le pays qui tombe en miettes.

C'est l'oubli du culte que l'on doit aux ancêtres, c'est la négation de tout. Et vos enfants, qui va s'en occuper tandis que la femme fera ses visites ? Des boys, des amahs ? Jolie éducation que vous leur réserverez là. Et votre femme, elle est volage comme toutes les femmes, elle ira alors galvauder, comme nous en avons vu, elle s'affichera, elle vous créera des situations impossibles : nos pères avaient senti tous ces écueils quand ils ont édicté leurs lois morales, ce n'est pas par une sottise gageure qu'ils ont prescrit que les femmes devaient avoir de petits pieds : en rendant la marche impossible ils protégeaient leur foyer et, par lui, la terre ancestrale. Du jour où les femmes se sont affranchies de ces prescriptions séculaires, notre

société s'est transformée. La révolution a vu le jour et le pays a négligé les devoirs primordiaux de sa vie.

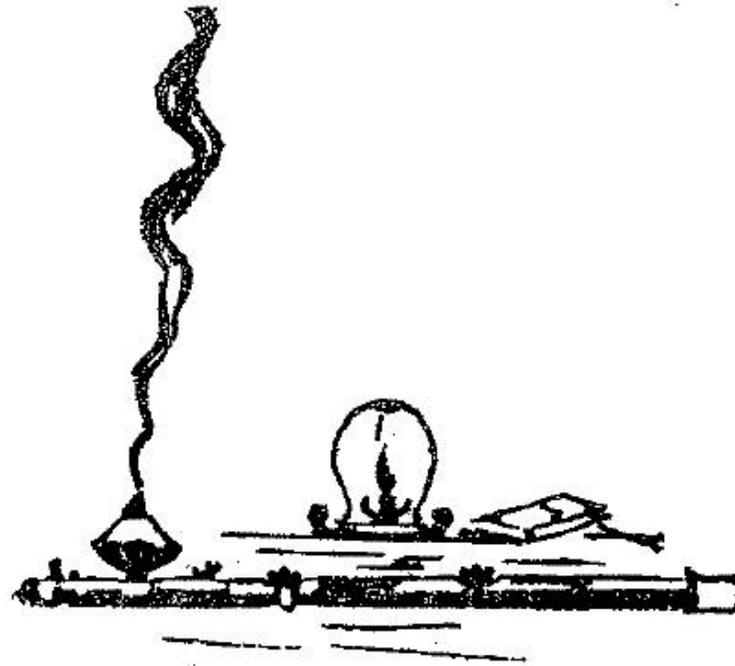
Tout n'est pas perdu encore chez nous, il reste fort heureusement des gens de devoir, des hommes qui conservent la natte, des femmes au pied minuscule et des familles qui respectent l'autel de leurs ancêtres. Moi je suis un vieux Sinois, toute transformation m'est une douleur profonde et ce n'est pas sans orgueil et sans joie que je vois l'Occident se tourner vers nous et nous demander de lui transfuser un peu de cet élixir de vie sociale qui permettra à l'Europe de se remettre des maux terribles que la guerre lui a causés dans le domaine de la morale.

D'ailleurs vous voulez vous rendre compte de ce qu'est la famille sinoise, vous viendrez avec moi. Nous autres les vieux Sinois nous n'aimons pas à déchirer le voile qui protège notre intimité ; qu'importe ! Vous n'êtes pas capables d'approfondir tout d'un simple coup d'œil, la superficie vous

édifiera cependant et vous montrera des choses que vous n'imaginez pas...

Et notre ami, se levant pour prendre congé, me donna entre deux hoquets un rendez-vous auquel je n'aurai garde de manquer.

VIEILLE CHINE





Radieux, j'étais au rendez-vous bien avant l'heure fixée, et Li Shen lui-même, pressé de me montrer un coin de sa patrie telle qu'il l'aime, ne fut en retard que d'une heure et quart. Après des congratulations, limitées par une hâte réciproque, il me dit d'un ton péremptoire :

– Venez, nous allons prendre des pousses !

Il y avait à notre portée des voiturettes en quête de clients et j'avoue que je m'étonnai un peu de voir mon guide s'éloigner d'elles avec un air d'indifférence suprême. Déjà j'avais entendu les appels fatidiques : « Poussah ! Yo ? Meyo ?

Rickshaws ! Meyo ? » et je m'apprêtais à attirer l'attention du vieux Chinois, quand un monosyllabe, qu'il hurla tout en marchant et en s'attachant à étudier les nuages du ciel, me fit sentir qu'il se livrait à une manœuvre dépassant ma faible compréhension. Je ne devais pas tarder à saisir cependant : cinq ou six hommes lui faisaient cortège en braillant et en spécifiant à bout de bras, par un mouvement calculé des doigts, ce qui devait être le prix de la course. Chaque fois que l'un d'entre eux abaissait un doigt, tous les autres s'empressaient de faire de même. La promenade était mise aux enchères ; l'adjudication appartiendrait au moins exigeant ; le débat menaçait de prendre fin, faute de concurrents ; mais quand il ne resta plus que deux hommes, Li Shen fit le geste de la concession et me dit d'un air grave et satisfait :

– Ils ne nous prendrons pas cher ; le mien demande quatre sous, le votre cinq !

Combien admirable cette langue qui d'un seul monosyllabe sait discerner le mien du tien !

Nos voitures également sales, étaient munies de tireurs également chétifs et déguenillés ; celui de Li Shen était un enfant de douze à treize ans, le mien, un vieillard dont les côtes apparentes cerclaient la poitrine, et qui conservait sur le derrière du crâne entièrement rasé, un rudiment de natte, comme en portent en France les petites filles qui n'ont pas encore assez de cheveux pour s'en faire une longue. Preuve que cette bête humaine avait une âme, puisqu'elle s'attachait encore au symbole.

L'allure de la course, qui est en fonction du prix, fut modérée. Tous les pousés nous dépassaient, les piétons nous suivaient sans peine ; cahin-caha, haletant, s'épongeant, quittant le pas pour le petit trot et ce dernier à nouveau pour le pas, nos hommes remplissaient leur tâche. Li Shen donne des ordres et voilà que nous nous engageons dans une hutung de l'est. Une ruelle. De chaque côté des magasins dont l'étalage empiète sur la chaussée, ne laissant plus qu'un maigre passage ; au milieu des flaques d'eau et de vase entretenues par les auvents qui manquent le soleil ; des mouches en manœuvre de corps d'armée ; une odeur

faite de camphre, de relents fétides et d'encens, le tout mélangé ; sur les bas côtés encore secs des chiens pelés et galeux hurlent en recevant le coup de pied qui les met à l'abri des roues : contre le mur une mère prévoyante et amie de l'hygiène a disposé son poupon qui vaque à des besoins naturels. En face une ménagère projette au milieu de la rue le contenu d'une bassine d'eau grasse dont les yeux s'épanouissent sur le sol en minuscules irisations. Cramponné aux brancards de sa brouette à roue centrale, suant, soufflant, la tête écarlate penchée sur les deux corbeillons qu'il semble étudier avec soin, le vidangeur maintient à grand renfort de réflexes habiles l'équilibre de son chargement, tandis que les cahots de la route font gicler à droite et à gauche un innommable liquide.

Ad augusta per augusta ! Nous arrivons à une grande place, terrain vague que limitent encore, ça et là, des pans de murs écroulés ; au centre des arbres séculaires ; autour, des masures dont les murailles de cailloux et de vase n'ont pas su résister à la pluie. Contre les murs des brochettes d'hommes causent

accroupis dans la posture du Penseur de Rodin, et montrent tout le bas de leur corps tandis qu'ils libèrent leurs intestins.

Sur la route une équipe de prisonniers, vêtus d'anciens uniformes de sergents de ville, coiffés de casquettes d'ordonnance ineffables, transportent dans des paniers la poubelle des environs dont ils rechargent la chaussée. La statistique montrerait sans doute que Pékin, construit sur les débris d'une foule de générations successives, aura bientôt gagné des mètres sur sa primitive altitude ; et cela explique l'élasticité typique de son sol sous le talon.

Lí Shen, le visage épanoui, fait arrêter son pousse ; il descend, se tourne vers moi et d'un geste large de son rotin embrassant cet horizon, me dit dans un sourire inimitable :

– La Vieille Sine, la voilà !

Quelque chose comme la légendaire cour des Miracles. Sur le seuil de toutes les portes des quantités innombrables de gens qui causent, s'ébattent, jouent et se

querellent. Des enfants de quinze à seize ans, garçons et filles, complètement nus, profitent de l'apaisement du jour et ne voilent rien d'un corps halé par le soleil d'été. Dans un coin des hommes se livrent avec passion et force cris aux joies d'un jeu de bouchon ; posés sur les degrés d'une porte imposante, quelques vieux étudient un problème de loto chinois ; des femmes adipeuses, auxquelles la coiffure à la mode : chiens relevés et mèches en dents de morse, donne un air de filles de barrière, se promènent habillées d'un corsage rose et d'une culotte bleu criard, en tenant à la main l'éternel mouchoir dont elles ne se servent jamais. Passant à travers les groupes qui occupent le milieu de la route des élégances mandchoues transportent à grand peine une coiffure savamment échafaudée sur leur tête et qu'elles maintiennent aussi difficilement en équilibre qu'elles pourraient le faire pour un bâton posé verticalement sur leur occiput ; elles ont les joues fardées du carmin le plus vif qui soit, la figure enduite de poudre, et sont vêtues de robes somptueuses et longues à la façon des vieilles estampes. Un mendiant, nippé de sacs hors service, la tête ornée d'un poil hirsute et poussiéreux comme on en voit aux

têtes de loup, le corps plein de lèpres et de pustules, les bras collés aux flancs dans l'attitude de ceux qui gèlent, un mendiant pousse un cri déchirant, un appel à crever des cœurs de pierre, une invocation qui commence par un hurlement et finit, sans manquer, par un sanglot qui s'étouffe en un râle. Un marchand fait résonner le gong, insigne de sa profession, et porte rapidement à son oreille la plaque métallique pour mieux recueillir les sonorités délicieuses; le coiffeur marche avec philosophie en faisant chanter son diapason, le rétameur est annoncé par le pendule qui sonne chaque fois qu'en se balançant il va heurter un des battants qui l'attendent; enfin, pour mettre le comble à cette cacophonie, les vendeurs de galettes, de pastèques, de bonbons, de joujoux, les réparateurs de parapluies, les cordonniers ambulants qui glanent le client sur la rue, font entendre leurs cris spécifiques sans aucune considération pour le voisin qui crie aussi. Li Shen évolue dans ce milieu comme un poisson dans l'eau.

Tandis que nous marchons, des gens dans les groupes, s'effondrent en gémissements; ils portent sous leur menton les deux poings joints et fermés, ce qui

est le salut à la mode chinoise. Li Shen, mandarin, répond d'une simple inclinaison avec quelque hauteur. Majestueusement un homme s'avance à l'allure d'une marche funèbre ; sa tête est haute et impertinente, ses mains se croisent sur les reins ; le bout de ses pieds, rejetés vigoureusement en dehors, dessine le huit chinois ; avec importance, il lorgne à droite et à gauche et quand il salue Li Shen, celui-ci marque un peu plus d'empressement à répondre. Sans s'arrêter, ni même se détourner, il adresse quelques paroles ; tout en continuant à marcher il reçoit un réponse ; il pose une nouvelle question en poursuivant son chemin, et en augmentant la distance. Quand le dialogue cesse et que les deux causeurs sont éloignés de plus de vingt pas, Li Shen consent à me mettre au courant :

– Le général T'ang ! Il a été condamné à mort au temps de la révolution. On a commué sa peine pour lui confier l'administration d'une province frontière. Il vit ici avec sa famille ; ce sont ses femmes qui marchent derrière lui. Il en a eu neuf ; deux sont mortes de la peste à Moukden. Sa

première femme est une princesse mongole qu'il a épousée quand il était attaché à la gabelle de l'Altai. Ses concubines sont d'anciennes chanteuses qu'il a achetées un bon prix ; il y en a pour une fortune là dedans (sic). De ses concubines il a eu dix-sept enfants ; sept sont morts : c'étaient des filles heureusement.

Tout cela était proféré sur un petit ton naturel piment savoureux d'une histoire que nos mœurs arriérées rendaient déjà si curieuse. Sans vergogne je me retournai pour revoir ce groupe de poules éparpillées, trébuchant sur les talons, et qui suivaient leur coq en proférant le caquètement de leurs menus éclats de rire. Tandis que j'observe, Li Shen s'est arrêté ; il s'entretient à distance avec une femme qui tient un poupon sur son giron, et de ses mains à peine libres confectionne une brosse à dent.

– Triste, me dit-il ensuite. Son mari est cuisinier à Tientsin et ne peut guère la voir plus d'une fois par an, à cause des frais. Dans cette maison ne se groupent que de pauvres familles ! Le mari de l'autre, contremaître

dans une imprimerie, sacrifie toute sa paie pour fumer la drogue : la mère, qui doit travailler, est amah chez des Anglais et les enfants vivent seuls. Cette jeunesse que vous voyez là est mariée à un journaliste, qui consacre ses nuits au jeu de matchang et y perd consciencieusement tout ce qu'il n'a pas. Triste ! Triste ! murmure-t-il,

et il passe...

J'avais dû me garer d'une automobile magnifique dont la carrosserie était éblouissante. Les phares s'y trouvaient multipliés à l'excès ; les avertisseurs les plus bruyants avaient été réunis et l'on pouvait les actionner tous ensemble ! Sur le siège deux chauffeurs ; sur les marchepieds, à droite et à gauche, des officiers en tenue de campagne, bottés de neuf, armés jusqu'aux dents, avec une provision de cartouches imposante et des gants blancs à crispin, étaient chargés d'assurer la sécurité en flanc garde. L'intérieur, tapissé de bouquets et de glaces, comportait tout ce qui était strictement nécessaire : toilette minuscule, articles de fumeurs, un microphone dont on n'use jamais, quelques livres aussi dans lesquels se

pouvait puiser l'indispensable documentation pour les profondes pensées de la route. Sur la banquette du fond un homme somnolait...

– Voyez, voyez, me fit Li Shen avec une incroyable fébrilité qui marqua pour moi l'importance du sire : Fong Shan qui a été ministre au Pérou et à Vienne et se trouve actuellement au Département où il occupe une place de premier plan. Ce n'est pas un vieux-Sinois, mais c'est un homme qui a conservé dans son cœur le respect des traditions et le culte de ses ancêtres ; les vieux-Sinois comme moi, l'aiment comme un des leurs.

Et, de plaisir, il martelle le sol du bout de son rotin vieux comme lui,

– Je vais vous présenter à lui. Il a épousé une Viennoise qui est sa première concubine : elle parle très bien le français.

Quand je franchis le seuil de cette maison chinoise, la plus jolie de tout le quartier, je crus entrer dans une prison. Charmante prison cependant auprès de

tous ces intérieurs entrevus, dans lesquels on pouvait difficilement faire un pas sans heurter quelque malodorant obstacle. Au lieu de vieilles caisses pleines de choses à livrer au chiffonnier, au lieu d'un étalage de linge à peine lavé, de tas de bois à brûler, de bouteilles vides et de vêtements mis en réserve dans la cour faute de placards pour les remiser, je trouvais ici une entrée bien tenue, un jardinet soigné à l'européenne, de l'ordre, de l'élégance, la main d'une femme d'Occident en un mot. Le boy stylé qui nous reçoit nous fait entrer dans un salon modeste mais distingué. Les tableaux sont rares, mais excellents, les meubles jolis, la disposition de l'ensemble parfaite. Li Shen, comme s'il avait été seul dans la maison me mit au courant sans vergogne à haute et intelligible voix :

– Elle était la fille d'un major autrichien. Fort bonne éducation, parlant agréablement plusieurs langues, musicienne et artiste. Fong Shan l'a connue à Vienne. C'est elle qui a voulu l'épouser, naturellement. Il était déjà marié ici, donc elle ne pouvait être que sa concubine. C'est égal, car son mari l'aime bien tout de même.

– Oui, fis-je, mais il vit avec l'autre !

– Évidemment, et c'est mieux ainsi. Sa première femme est la fille d'un ministre de la dernière dynastie ; elle fait partie de l'aristocratie sinoise, elle a ses entrées partout :

– Eh ! oui !

– Dépaymée, sans amis, sans famille, vous trouvez juste de la conduire ici dans ce coin perdu ? :

– Puisqu'elle est mariée, elle n'est pas sans famille, voyons !...

J'allais poser une question quand la porte s'ouvrit, laissant le passage à une femme grande, maigre, encore jolie, avec des yeux mélancoliques infiniment. Elle excusa son mari occupé à d'autres affaires urgentes et en me regardant parut si surprise que Li Shen le sentit et me présenta.

– C'est la première fois depuis six ans que je suis ici qu'un Européen vient me voir chez moi, dit-elle avec un douloureux sourire. Soyez le bienvenu... et conservez mon souvenir.

Cela fut dit avec une intonation telle que j'en frémis malgré moi.

Après les banalités dont les Chinois les plus modernisés ne peuvent s'empêcher d'embarrasser les débuts d'un entretien, la femme put me faire enfin cette confession, avec l'âpreté d'une prisonnière qui concevrait un nouvel espoir d'atteindre à l'évasion :

– Oui, continua-t-elle ; je me suis mariée à Vienne. Mon époux n'avait que des attentions pour moi ; il m'adorait, ou semblait le faire... Et puis nous sommes venus en Chine... et puis j'ai appris toute l'étendue de mon malheur. Car je ne savais rien, bien entendu, tant que nous avons été en Europe. Il paraît qu'ici je suis la première concubine ! Oui, Monsieur ; imagine-t-on ce luxe de torture, ce nouveau supplice chinois. Concubine ! une femme de harem, quoi ? Avec cette différence que les Turcs, civilisés au

moins, ont souvent la même existence que nous avions dans ma patrie. Concubine, cela signifie que je ne serais pas même la mère de mes enfants si je n'avais menacé de les tuer pour les soustraire à l'autorité de l'autre. Concubine : la femme des plaisirs à la carte, la maîtresse moins que la femme publique, l'instrument qui n'a droit à aucune des joies supérieures que donne la famille. Je suis la concubine : on vient me voir quand on a le temps ; on me séquestre sous la garde de boys, pis que des eunuques ; on ne songe à ma misère que lorsqu'on songe à sa bestialité. Ah ! Monsieur, la mort serait préférable... mais j'ai mes deux pauvres petits, deux enfants qui seront des martyrs toute leur vie, deux enfants qui auront le droit de maudire leur mère ! C'est affreux cela, voyez-vous.

Li Shen écoutait atterré. Ce qui lui semblait naturel, pour la première fois lui était révélé sous son vrai jour occidental. Sans aucun doute sa suffisance toute céleste devait le conduire à taxer d'hystérie ce réquisitoire d'un pauvre cœur saignant, d'un cœur de femme blanche et de mère. Mais Li Shen était assez

imprégné de notre culture pour discerner cependant une part de la réalité. Il ne s'en montra point décontenancé. La femme continua :

– Tout, Monsieur, tout plutôt que cette torture. Mes compatriotes ne me connaissent plus, depuis que je suis Chinoise. Les Chinois me dédaignent parce qu'une concubine, que la douleur flétrit vite, n'est plus qu'une chose, une misère, un haillon humain. Que me reste-t-il alors ? Mes enfants ! Et ils seront Chinois, Monsieur ! Et ils seront à leur tour reniés par les Européens, malmenés par les Chinois ; et toute leur vie ils supporteront ma faute, ils paieront la rançon d'un amour hâtif, irréfléchi, ils maudiront leur mère, et leur mère n'aura rien à opposer pour sa défense !

Que répondre à cela ? Des mots vides comme des condoléances, des raisonnements stériles en consolation, tout l'appareil des futilités qui exaspèrent une douleur au lieu de la réconforter ?

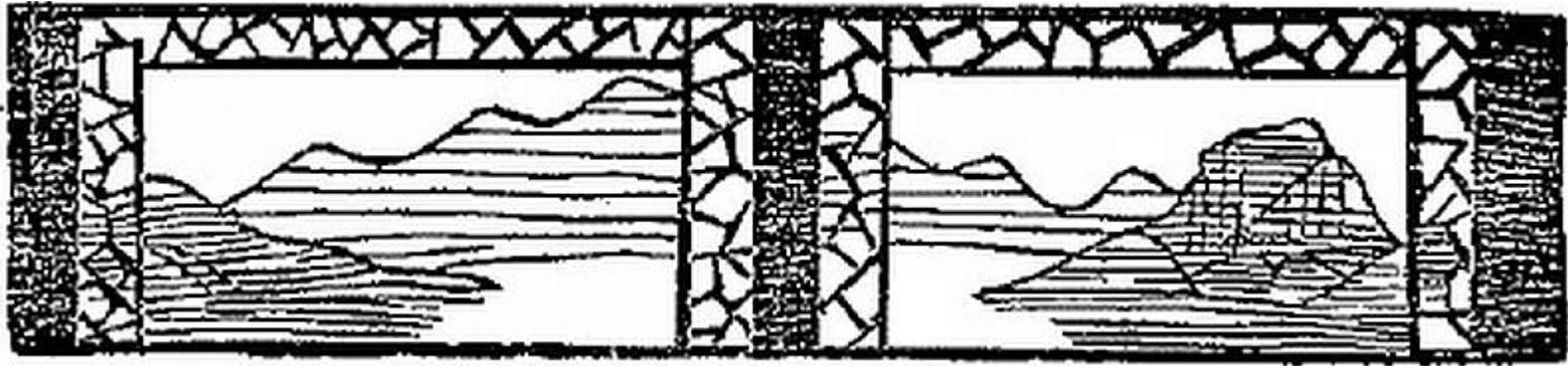
Eh ! sans doute, voilà bien la vie que peuvent mener ces pauvres feuilles détachées de la souche et précipitées par la tempête d'un irrésistible sentiment

provisoire, sous des cieux légendaires que la fable seule a su rendre charmants. Voilà ce que réserve l'inconnu, qu'on le sache et qu'on se le dise : il est des exceptions sans aucun doute, mais combien exceptionnelles !

Tandis que nous nous retirions, comme à regret, Li Shen émettait quelques-uns de ces aphorismes glanés dans les Classiques, citait quelques mots de Ruskin, d'Emerson, de Jésus-Christ, de Mahomet ou d'Auguste Comte, peu applicables à l'émotion du moment et il me semblait que nous nous éloignions comme ce navire qui passerait sans humanité devant le radeau des naufragés.

NOBLESSE DE ROBE





Dans le petit veston fort à la mode chef-d'œuvre d'un tailleur de Boston, sous le chapeau élégamment fendu, dans lequel il avait emprisonné ses cheveux, toujours chinois hélas ! et partant indisciplinés, Su Tao-hsuan fit son retour à Pékin. Cinq années de séjour à l'Est l'avaient initié à une vie bien différente de celle de sa jeunesse ; il avait trouvé des rues inouïes, des maisons soignées, un mode d'existence qui lui permettait de dire : « L'Amérique n'a qu'un défaut et c'est qu'on voudrait y rester toujours. »

Il avait tenté de tous les procédés pour y rester, certes : le commerce d'abord, par atavisme, mais les places étaient rares ; le professorat ensuite, mais les étudiants de chinois n'abondent pas. Avec ce don de faufilement que possèdent tous les Asiatiques il avait tenté de s'introduire partout, de se faire présenter aux personnages en vue, et il avait subi les pires affronts, avec sérénité, car on ne perd la face qu'en Chine, n'est-ce pas ? Les banques n'avaient point de situation pour lui, celles même qui trafiquent avec l'Orient ; les journaux s'intéressent bien volontiers à des études exotiques, à condition qu'on ne leur ressasse pas, sans trêve, les mêmes histoires ; à l'annonce du départ pour la Chine d'une mission scientifique de Washington, il avait fait des pieds et des mains, déployant son éloquence et sa bassesse, se proposant tout à la fois comme conseiller, puis comme interprète, enfin comme guide, presque comme serviteur ; rien n'avait pu faire parce qu'à côté de lui se trouvait un compatriote mieux doué qui lui livrait un combat sournois. Il restait pour se satisfaire, au moins moralement, d'écrire dans des revues des articles définitifs : on les lui refusa, avec beaucoup de

politesses en lui soumettant l'abondance de matière urgente et le défaut de place. Il fit venir des chinoïseries, qui parvinrent défraîchies, détériorées, invendables, et qu'il solda au prix le plus bas. Alors il se retourna contre son ministre, l'accusant de laisser mourir de faim les nationaux dont la valeur devait assurer l'avenir de la Chine.

On le rapatria..., parce que, selon toute évidence, il faisait partie d'une organisation soviétique chinoise dont on redoutait, bien inutilement d'ailleurs, les efforts. Il revint à Pékin, sans une sapèque, mais très étranger.

La recherche d'un gîte le conduisit dès le premier soir chez un commerçant, relation vague du temps jadis, et qui était originaire d'un village proche du sien. En entrant dans la maison chinoise, au fin fond de la hutung tortueuse, il fit mille simagrées, et en attendant l'introduction du maître de céans, il ne put se dispenser de placer sous son nez un mouchoir capable de masquer les odeurs. La misère de tout cela lui apparaissait évidente ; il dut demander quelque argent pour se loger et vivre en attendant une situation prochaine ; il emprunta

à bon taux, dix pour cent par mois, de quoi loger trente jours à l'hôtel le plus élégant de la ville. Il lui fallait conserver la face et chacun sait fort bien qu'en bluffant on arrive en cela à dépasser ses espérances.

Un mois passa ; aucune place n'était vacante, et en démarches inimaginables il dut quitter sa résidence palatiale pour un plus modeste réduit. Là il pourrait vivre à la chinoise, pour cinquante ou soixante cents par jour, tout en se donnant, par ailleurs, des allures de grand seigneur. La fortune, qui ne sourit qu'aux vieillards, dédaigna le jeune homme qu'il était ; les vêtements européens s'usaient à ne rien faire et puisqu'ils étaient une sauvegarde, une convenable introduction, un passeport indispensable, le sésame des situations admissibles, pour les épargner Su Tao-hsuan commanda des vêtements chinois. Ceux-ci ont l'avantage de coûter moins cher, de ne nécessiter ni manchettes ni faux-cols, et d'être d'un réapprovisionnement plus aisé. Au reste il ne déplaisait plus à notre ami de reprendre l'uniforme des ancêtres – pour les réunions chinoises, cela va de soi.

Les intrigues continuant, les efforts inouïs pour se « faire présenter » aux personnages utiles, les démarches tentées dans les milieux les plus indispensables nécessitent parfois un smoking, un habit, une redingote : la robe chinoise est tout cela ; avec elle on se sent toujours impeccable, et Su Tao-hsuan revint à l'habit millénaire. Dans les réceptions au lieu de paraître en invité pauvre, il faisait figure pittoresque, et l'on s'extasiait sur un remarquable anglais, fortement tiré du nez à la mode yankee.

Ce retour au vieil habit ne fut pas sans évoquer des souvenirs. Il y a des choses qu'on fait lorsqu'on est vêtu à la chinoise et qu'on n'ose plus dès que l'on est en veston. Pour le milieu des amis célestes ce n'est pas une mauvaise note que de bien montrer qu'on apprécie les choses nationales. Bien des vieux-Chinois, qui s'étaient étonnés de l'affection étrangère, sourirent d'aise en voyant la robe du converti, sans se douter de la misère qu'elle celait. Bientôt connaissant la situation on s'entremît pour la solutionner, d'abord pour servir un ami, ensuite pour s'assurer une petite commission aussi honnête que mensuelle sur ses futurs

appointements, et l'on se répéta que, décidément, Su Tao-hsuan n'avait pas été trop intoxiqué par les Barbares.

Les démarches durèrent cependant : Su fut invité le soir chez l'un, chez l'autre, mais ce n'était pourtant plus le monde auquel il était habitué par un long séjour au loin. Il ne fallut pas moins pour achever la conversion que quelques-unes de ces nuits de matsiang, ou, dans la passion du jeu et l'angoisse du gain possible, on perd la notion de l'heure avec le souvenir des jours étrangers.

Bientôt le veston disparut totalement de la garde-robe, tant était grand le bien-être de la robe à tout faire. Et puis, le prix modique de tout l'habillement chinois permettait de revenir à un certain luxe, qui, dans le concert des habitudes, est l'habitude qu'on perd le moins. Il était ainsi relativement aisé de conserver la face, et de la dorer, — si j'ose dire.

Cependant si l'habit ne fait pas le moine dans bien des pays du monde, il est en Chine une enseigne, comme la natte pour les partisans des Mandchous. Porter la robe c'est affirmer un sentiment, c'est faire partie de la réaction, c'est protester

contre le modernisme, contre l'invasion des mœurs barbares, contre l'étranger. À des degrés divers sans doute mais à des degrés perceptibles, on sent intimement le credo de celui qui respecte la tradition en conservant la vêtue de ses pères. Souvent, le porteur de l'uniforme chinois ne sent pas au premier abord la transformation qui se produit en lui quand il revient aux anciennes modes. C'est progressivement, sournoisement, que la modification s'introduit. Cinq ans avaient suffi pour donner à Su Tao-hsuan une élégance américaine, quinze jours de robe chinoise en refirent un pur Chinois.

À l'examen que lui faisaient passer, en le dévisageant, les commerçants de sa hutung, succéda le sourire commercial qu'on n'a qu'entre vrais Chinois ; pour Su les prix diminuèrent, les relations extérieures furent facilitées ; il était rentré dans le grand Tout omnipotent : avant il restait encore sur le seuil. Japonais, Malais, Tonkinois ? Tout était possible. Il est Chinois aujourd'hui.

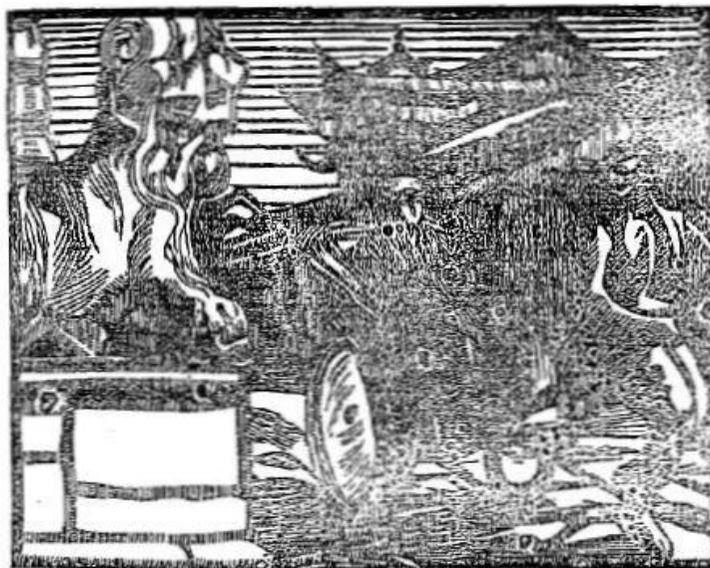
Et c'est une liesse, combien légitime, pour lui. Il lui semble qu'il a retrouvé un bien, tant perdu. Il sait que ses amis de l'extérieur ne s'arrêteront point à ce

détail; il reçoit, presque facilement, une place de la Chine. Les relations se multiplient, qu'il a bien soin d'entretenir avec une adresse toute céleste; il réussit et sait que c'est à son retour au milieu national qu'il le doit; petit à petit il dépouille, non plus le vieil homme, mais, l'homme moyen – si l'on peut dire, – celui de son séjour à Boston. Il perd son élégance, sa faconde, ses manières empruntées aux barbares; il se civilise à nouveau, et ce qu'il perd pour l'Occident, il le gagne pour la patrie.

Il est fort; il connaît l'étranger, ses défauts et ses points sensibles et il en use. Il récupère toutes ses qualités ethniques qui lui permettent de manœuvrer sa barque avec habileté. Peut-être tient-il des deux cultures, mais l'hérédité, l'atavisme qui l'étreignent, dissipent peu à peu le souvenir de l'exil. Il est fort et il est Chinois...

Quand il nous aborde, sans retirer sa petite calotte d'enfant de cœur, il fait la genuflexion et porte sous le menton ses deux poings joints en signe de salut.

TRAFIC DES INDULGENCES





Revenu à la robe de ses pères, ce qui est une coutume traditionnelle, aux joies et aux peines ethniques, aux intérêts héréditaires, aux vertus autant qu'aux vices nationaux, Su Tao-hsuan en vint à considérer comme tant d'autres, que la vraie culture n'est décidément pas la culture de l'Ouest. Il lui parut indiscutable que toutes les conventions sur lesquelles s'échafaudait la vie des barbares, n'avaient ni la solidité, ni la raisonnable raison des principes admis, cristallisés et pieusement conservés depuis quarante siècles. Brutalisé d'autre part par les contingences de l'heure présente, attiré par les vieilles habitudes charmeuses et

qui rendaient la vie si aisée, bercé par d'innombrables souvenirs dont l'assaut est d'autant plus irrésistible qu'on a passé de longues années loin du foyer, il lui parut clair comme le jour que la première des nécessités était de se débarrasser des acquisitions superflues, vaines et ruineuses, dont il avait failli supporter les exécrables conséquences.

Aussi, revenant sur certaines idées dont il se paraît volontiers comme de la mise étrangère au temps où il remit le pied sur la terre des Han, il en arrivait à comprendre mieux certaines de ces conceptions nationales, qui le heurtaient et le froissaient encore quelques semaines auparavant. Retournant par une simple manœuvre de dialectique les propositions dont il avait fait provision à l'étranger, il parvenait à les adapter assez heureusement au sentiment chinois, que dis-je ? il en faisait des arguments nouveaux. Il avait entendu, par exemple, dire aux Américains que le temps est de l'argent, et il ne pouvait guère admettre, en pure logique, que ce qui était une vérité pour le Nouveau Monde, cessait de l'être pour le Très Ancien. *Business is business*, se disait-il encore ; mais qu'est-ce

donc que le Business, je vous prie, sinon l'effort de quelque nature qu'il soit, l'effort qu'on ne mesure pas toujours au dynamomètre, mais qui n'en existe pas moins pour cela. *Business is business* ? Je connais des gens qui peuvent vous servir ; il me suffirait de vous mettre en relations pour que vous en tiriez un profit matériel ou moral : pourquoi voudriez-vous donc que je serve vos intérêts gratuitement, pour la gloire, et sans songer à en tirer un bénéfice personnel ? J'ai fait provision de connaissances, comme d'autres ont emmagasiné des patates ou des choux ; cela m'a coûté du temps, des courbettes, parfois des avanies, des risques aussi dont le monde est fertile. À d'autres ce dévouement qui frise de très près la pusillanimité. Je perds mon temps à vous aider ; je vous procure une excellente affaire dont vous ne manquerez pas de tirer un ample avantage, pourquoi de mon côté n'aurais-je rien en retour ? Toute peine mérite salaire, le temps est de l'argent dites-vous ; eh ! bien, il est légitime que mon entremise soit monnayée.

Et Su Tao-hsuan se lance dans la pratique de ces inévitables intermédiaires, de ces entremises innombrables qu'on dresse au long de la vie, comme des embûches que camoufle à peine une relative obligeance, devant les pas de l'étranger, du camarade, de l'ami, du frère. Donnant, donnant ! Vous voulez une place de touchun ? Je connais quelqu'un dont vous ne pouvez pas dédaigner l'appui ; il vous faut être présenté à lui et si vous y tenez, je suis à votre disposition : c'est un de mes intimes ! Et l'on commence à détailler le pouvoir de ce remarquable soutien ; on appuie, comme dans certaine publicité bien connue chez nous, sur le nombre de ceux qui se félicitent de s'être adressés à lui ; même, on cite comme une preuve la quantité dérisoire de gens auxquels il n'a rien fait accorder !

Postulez-vous pour une place dans un ministère ? Su Tao-hsuan n'a pas de plus sérieuse connaissance que le conseiller dont dépend votre nomination ; ou s'il ne le connaît pas personnellement son père, son frère, son cousin sont en relations suivies avec lui ; si rien ne l'unit directement ou indirectement, il lui suffira

d'un délai pour approcher la position et vous en ouvrir largement les portes. Il est sûr du succès ; il est commissionnaire en influences et son moyen est infailible. S'il n'a point de bureau, et d'affiche bariolée sur rue, c'est que son métier ne lui laisse que de maigres bénéfices ; d'ailleurs, il cumule, et ce n'est là que son violon d'Ingres. La place qu'il occupe par ailleurs, lui permet de multiplier ces relations qui sont la source de sa puissance, de sorte qu'il transforme cette place que paie un tiers, en un marché, une bourse d'influences plutôt. Il n'est pas négligeable de s'adresser à lui, parce que son action est très nette, et qu'il déploie d'autant plus de zèle qu'il s'attend à une plus sérieuse prébende ; vos intérêts sont conjugués et la résultante des deux forces mises en présence s'applique en un point commun, qui assure le succès de l'entreprise. Que peut-on désirer de plus ?

Et les affaires de ce genre, qui viennent en conclusion des ordinaires entretiens téléphoniques : « Je veux bien vous rendre ce service, mais n'auriez-vous pas pour moi, une petite place de secrétaire d'employé ou de commis ? », ces affaires qui défraient toutes les causeries des piétons cheminant côte à côte dans la hutung,

ou qui se font voiturier dans les poussettes d'où ils péroreront à haute voix, ces affaires qui constituent la plus sérieuse préoccupation de tous les Pékinois, ces marchandages, n'éveillent plus l'attention de personne. Pourquoi Su Tao-hsuan enfreindrait-il en cela la tradition ?

Ceci présente à son esprit l'avantage de concilier des mœurs très étrangères avec la conception nationale. Il croit avoir sondé la profondeur de l'axiome anglo-saxon, et de même qu'il coiffera en dépit de sa robe chinoise, cette casquette anglaise qui s'enfoncé jusqu'à la nuque, laisse avancer une visière démesurée, plantée sur les sourcils et s'arrondit sur un crâne cyclopéen, de même il fonde sa politique chinoise sur l'affirmation britannique : *time is money*.

Il ne fait au reste pas autre chose que le métier de prêteur sur gages. Il prête non pas seulement à la petite semaine, mais aussi à la mensualité ; car Su Tao-hsuan, par expérience, n'est pas de ces gens qui s'illusionnent sur les ressources financières des candidats aux places lucratives. Aussi ne s'arrête-t-il pas à ce qu'on le solde d'avance. Il préfère cela, mais sait encore patienter en

considération des intérêts qui lui seront versés à coup sûr, à chaque paiement de salaire, par le bénéficiaire qui n'a point envie de perdre la face. Il sait que c'est le meilleur placement, qu'au Nouvel An chinois, à la fête des Lanternes, dans d'autres occasions encore, son débiteur ne s'exposera pas à une réclamation qui le déshonorerait aux yeux de son quartier. Une telle créance sur un ami vaut mieux qu'un chèque sur l'État, mais comme cet État donne l'influence, que le prêt assure la matérielle, il cumule fréquemment l'un avec l'autre.

Et chacun se souvient que Su Tao-hsuan, voyant un de ses collègues malade et sur le point d'être congédié de son poste pour cette raison, s'en fut le trouver à l'hôpital où le pauvre diable se débattait sur un grabat de la section des pauvres, faute de moyens pour obtenir mieux. Il venait non point le visiter, mais lui proposer ceci :

– Je ne connais qu'un moyen de vous tirer d'affaire : Ouang et moi nous vous remplacerons ; mais il faudra que vous nous abandonniez le montant de votre traitement !

Et l'infortuné pris entre la crainte de perdre une place et le chagrin de léser sa famille, dut accepter le marché.

Misère et malédiction ! comme dirait Tolstoï.

D'ailleurs comment Su Tao-hsuan vivrait-il maintenant que l'État devient mauvais patron, sinon d'emprunts ou de ces contributions dues pour les entremises, perceptions minuscules dont l'ensemble fait une rente, et qui sont d'autant plus intéressantes qu'elles coûtent moins de labeur ? L'idéal serait de réaliser une solde mensuelle faite de semblables mises en rapport, et c'est pourquoi plus le milieu le reprend, plus Su Tao-hsuan cherche à s'insinuer dans les cercles de gens puissants. Il veut devenir un personnage ; il veut acquérir des faces ; il ne recule devant aucune vilenie pour pouvoir se vanter de la connaissance de Wong ou de Liang dont les relations procurent des bénéfices. Et comme objectif unique, non plus l'agrément d'une fréquentation flatteuse, ou la recherche d'un cercle culturel ; non, rien de tout cela ; comme objectif unique : l'argent.

Pour le supertouchun qui dévalise la caisse de l'État, Su n'a que deux sentiments : l'admiration, et la jalousie, deux sentiments qui n'ont rien de contradictoire parce qu'ils l'amènent aussitôt à une troisième conception, qui se manifeste comme une résultante : s'affilier à ce puissant que l'on admire et que l'on jalouse, pour obtenir de lui un partage, si maigre fut-il. On ne songe pas à l'attaquer, certes, ou si on le fait c'est avec cette délicatesse de touche qui laisse pointer l'admiration, et l'on s'emploie, parallèlement, à témoigner d'une personnalité attachante... en cas de besoin. Dans le particulier, en l'absence de témoin gênant, on se laisse aller à prononcer des vérités vagues : « C'est comme ça, chez nous ! » — « Le Chinois ne connaît que l'argent ! » — « Nous sommes un peuple bien malheureux ! ». Quand des oreilles ennemies écoutent, on répond évasivement en roulant des yeux par toute la pièce : « Vous ne comprendrez jamais rien au caractère des Chinois. » Et c'est cause de ces évasives réponses, à cause de ces formules vagues et de ces propositions inconsistantes, que Su Tao-hsuan a une bonne place et que les supertouchuns continuent à dévaliser l'État.

À quoi servent donc les années passées au loin, les études, les assimilations diverses ? Hélas ! Il n'y a que des promenades sans lendemain ; les vices de l'étranger reviennent à la surface plus vite que ses vertus et prospèrent confortablement, dans un bouillon de culture où les bons microbes sont assassinés par le mauvais. Jetez, dit-on parfois, un nouveau-né normand au plafond de la chambre natale et ses « pattes croches » lui permettront de se tenir à la surface lisse. Que ne ferait pas ce fœtus, s'il était Chinois ? Le veau d'or est toujours debout. On ne parle que de lui dans les rues, dans les réunions, dans les visites, dans les bureaux et jusqu'au sein de l'armée. Et il suffirait d'un séjour en Amérique ou en Europe pour engourdir cet atavisme ?

Et nunc, erudimini...

IVOIRES





Chaque génie a reçu de la nature une matière qui convient à sa subtilité, matière rare ou commune, rude ou malléable, fugitive ou pérennelle, image de la race qui l'a discernée et l'a élue : aux Égyptiens le granit, aux Grecs le marbre, aux Romains le grès du Latium, l'ambre de la Baltique aux Carthaginois, le fer aux Germains et l'ivoire aux fils de Han.

L'ivoire, substance vivante au tact moelleux, chair onctueuse et ferme, sillonnée de veines qui semblent palpitantes, plus humaine que la pierre, plus

chaude que le métal, plus diaphane que le bois, dessine sous le ciseau insinuant de l'artiste les formes souples et délicates et puissantes du muscle.

L'ivoire naît et vieillit, mais il ne meurt pas ; il dit les carnations lactées de l'enfance, les mâles énergies de la maturité, la mièvrerie des poses féminines et la décrépitude aussi de ces vieux anachroniques, lourds d'années, qui vivent à Pékin comme d'ambulantes antiquités.

L'ivoire ne meurt pas : sur les confins de ses jours, quand il est chargé de lustres et de siècles et que le sensualisme d'une admiration irrésistible l'a imprégné de la moiteur parfumée des mains caressantes, il prend le ton de ces pipes d'écume qu'un labeur sagace a vêtues : nuance chaude et tendre et convenable et noble, nuance qui rappelle la bure monastique et qui évoque aussi, admirablement, les peaux humaines tannées par l'âge et halées par le soleil du Milieu.

J'aime l'ivoire ; le burin fureteur le creuse, le fouille, le polit, l'arrondit en des formes aimables ou graves, extrait de la masse une vie intense et l'installe dans un inextricable fouillis de dentelles et d'accessoires, d'ornements, d'arbres au

feuillé minuscule et précis, d'oiseaux au plumage microscopique... Mais c'est quand il se dresse dans la simplicité, quand ses lignes sont sobres, élémentaires et pures que l'ivoire sait mieux séduire, et qu'il prend sa puissance spécifique, et qu'il se révèle la substance d'élection des fils du Céleste Empire.

Dans ma collection tant précieuse, que les souvenirs me rendent chère mieux que la finance qu'elle représente, se trouve un magot, rieur et malin, doué de cette sereine philosophie que nous vantons en Épicure.

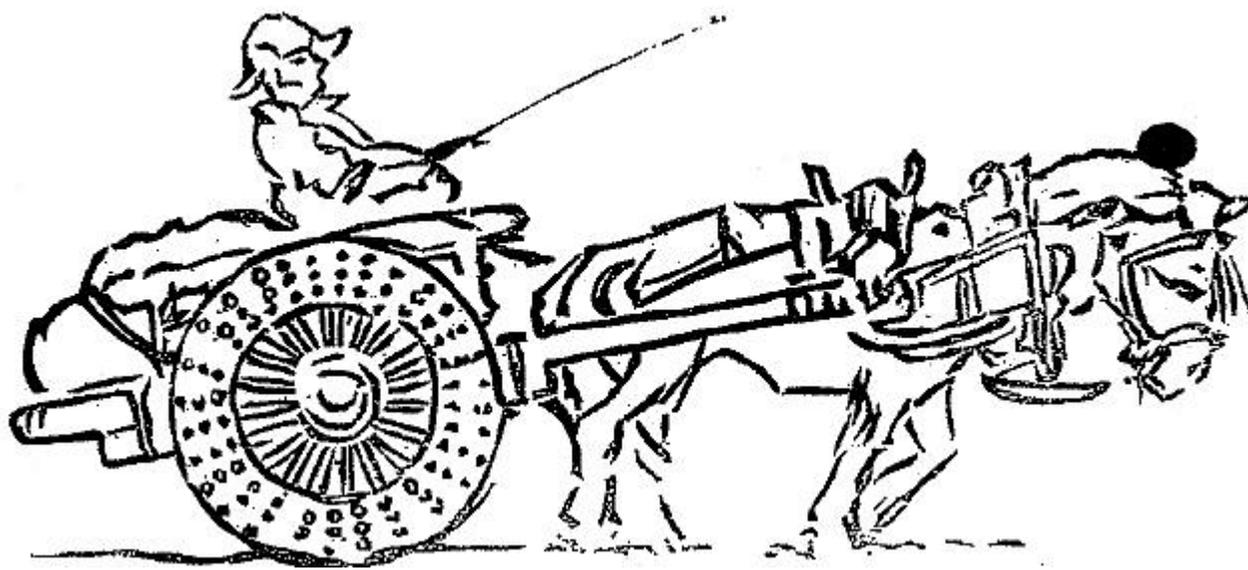
Le masque, qui est celui d'un vieillard, est creusé de rides profondes entre des muscles bien saillants et que l'âge appesantit ; le crâne, largement dénudé, et la figure, sont tout entiers de cette teinte ambrée que j'essayais à l'instant de définir. Seulement, sur la barbe longue et fluente sur le collier de cheveux rares qui tombent encore sur le cou, les mains qui se sont posées au cours des générations successives en d'ineffables caresses ont éclairci la patine par le frottement et rendu quelque peu de cette blancheur croisée de jaune qui adoucit la face des vieillards.

Étrange chose ! Souvent je rencontre dans la hutung perdue au fin fond de l'est pékinois le sosie vivant de mon vieil ivoire. Même crâne bien dégagé, pourvu sur l'occiput et sur les oreilles d'un collier de cheveux blancs, très fins, très droits, très blancs et dont chaque élément peut être suivi distinctement par l'œil sur toute sa longueur ; et ce crane-là est de la même couleur, littéralement, que celle de mon ivoire, aussi brunie par les ans, aussi chaude, aussi noble. Les traits, et les rides et les yeux rieurs et philosophes, et les muscles saillants et las, sont identiques ; et dans les lignes du corps, quand le soleil éclaire le vêtement, les luminosités paraissent sur le vieillard où le frottement les a fait naître sur la statuette, et la pose de la main sur le long bois qui sert de canne, également tannée par les ans, également halée par le soleil, est la réplique vivante du geste de mon Ivoire.



Chaque génie a reçu de la nature une matière qui convient à sa subtilité.

ΠÉΓΑΣΕΣ ΕΤ ΠΗΑÉΤΟΝΣ





Buffon, qui affirme quelque part que la plus noble conquête de l'homme est celle du cheval, semble être encore un de ces barbares d'Occident qui s'avancent trop aisément avant d'avoir consulté les Classiques chinois : car ici, en effet, par un juste retour des « Contraires », c'est le cheval qui a domestiqué l'homme.

*Promenons-nous dans Pékin pour vous en convaincre. D'abord, vous remarquerez qu'aucun de ces êtres fourbus, étiques, pelés, boiteux qui portent souvent, fixée au sabot, une ferraille d'une orthopédie savante destinée à redresser une tare congénitale, de ces êtres-là qui se nomment en chinois *ma* et en français *rosses*, sont uniformément poussifs et somnolents. Il est établi que pour eux la ligne droite est inaccessible sans qu'à leur tête, tenant une bride*

auxiliaire qui n'existe que dans le harnachement céleste, un valet galopant autant qu'eux, les soutienne ou les dirige. Les tournants les éprouvent spécialement et pour changer de direction une manœuvre s'impose, extrêmement délicate et complexe, qui a toutes les chances du monde d'échouer, si le valet, mouche du coche, ne fait preuve de sagacité : des anciens du peuple ont bien voulu la décomposer devant moi pour fixer ma religion et me permettre de rapporter en Occident un peu de cette expérience qui nous manque et pour notre plus grand mal.

Tout d'abord, à cinquante mètres de l'épreuve, le palefrenier devance la voiture au pas de course, en poussant des cris rauques et brefs comme des ordres, avec un grand concours de gestes multipliés à la façon des chefs d'orchestre : il déblaie le terrain.

Puis, en se tenant à l'intérieur du virage, il saisit la tête du cheval d'une poigne puissante et sûre ; il amène l'encolure contre son épaule pour étayer tout le squelette et se mettant à la cadence de la bête boitillante il pare aux pires

éventualités, qui seraient que le pur-sang céleste s'effondre. Pour réveiller la bête, lui rendre le courage et attirer l'attention commune sur une opération qui l'honore à la vérité, il poursuit ses vociférations et hurle ses ordres. Quand tout s'est bien passé, et que le cheval est en plein dans la nouvelle direction, fier d'un succès nouveau qui confirme sa compétence, le valet passe derrière la voiture, saute sur le marchepied qui lui est réservé et se met en observation, hurlant encore de ci, de là pour s'entretenir la voix et écarter le piéton qui marche cependant plus vite que le carrosse. En Europe on ne sait pas faire tourner un cheval.

Le cocher, car il y a un cocher aussi, tient les brides avec l'air éperdu d'un néophyte auquel on aurait remis les commandes d'un trépidant avion. Le cocher a peur ; il a toujours peur, cela fait partie de sa livrée et les brides qu'il tient en tremblant, ne lui servent jamais à rien. Mais il sonne, car il a sous le pied une cloche spéciale comme en ont nos voitures d'ambulance, il sonne quand il y a un obstacle, il sonne quand il n'y en a pas, il sonne même quand il est arrêté, par provision.

Dès que la voiture est arrivée au terme de sa course, qu'elle ait roulé cinq minutes ou deux heures, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ou qu'il fasse simplement tiède, sans y manquer jamais, le cocher dételle son cheval. Et le cheval ainsi détélé est promené lamentablement par l'un des deux conducteurs, avec un élégant mépris de la circulation générale, au beau milieu de la hutung. L'homme semble se venger des transes de la route, en n'accordant pas une minute de répit à sa noble conquête. Que cette promenade s'éternise, alors on donne à manger. Il n'est pas rare qu'un bidet chinois mange dix, quinze, vingt fois par jour.

Pour cela on tire des coffres une panier d'osier, que l'on posera confortablement sur un pliant en X de sorte que le cheval n'ait pas à baisser la tête; un sac gonflé de tiges de sorgho hachées menues et additionnées de quelques pincées de son, un seau, et l'on dispose le tout non pas dans le zone défilée de la voiture, ce qui serait trop timide, mais au milieu de la chaussée, à l'endroit précis où l'étalage gênera plus sûrement le courant des autres véhicules.

Parfois ces fiacres antiques stationnent des journées entières à la porte du logis de la concubine, ou de la maison de jeu, ou de la fumerie d'opium. Les cochers, las de s'occuper de la bête l'abandonnent à ses prétentions et se couchent, qui à l'intérieur, qui sur le siège du char : des jambes pendantes émergent de la portière, des ronflements se font entendre ; le cheval, comme à moitié abruti par les stupéfiants, laisse tomber la tête et dort debout ; il ne se réveille que pour vaquer à ses besoins intimes qui transforment le coin en un fumier.

De retour à l'écurie, généralement spacieuse, mais qui sert d'abord de chambre à coucher, de salle à manger, de salon et de salle de jeu, aux mafous et aux amis des mafous, le cheval ne réintègre son gîte qu'à l'heure où la valetaille songe à dormir. Jusque-là il avait été attaché à un anneau, pris dans le mur, sur la ruelle, et l'on avait disposé pour lui, en travers de la circulation constante, sa mangeoire, tout l'attirail de l'écurie et le fumier même que l'on fait sécher pour économiser deux sous de paille. Tant que le bidet est las et qu'il dort, tout va bien pour le promeneur étranger ; mais s'il est bien éveillé, après un repas

par exemple, quand le soleil le pénètre de ses rayons insidieux et que les mouches le tarabustent, il se secoue, s'agite, se met en travers de la route et de sa queue qui bat les flancs, il époussette au passage le modeste voyageur du pousse : la liberté des uns finit où commence celle des autres, n'est-il pas vrai ?

L'hippomobilisme caractérise excellemment la Chine : il permet de faire "du volume", il autorise le bluff, et le bluff a bon compte puisqu'en somme on se suffit de rossinantes et de vieux caissons, – ceux-ci pourvus de glaces, il est vrai, et de pots à fleurs, – bien moins lestes cependant que des coolies pousses-pousses. Mais on peut avoir sur le siège deux hommes aux livrées ineffables, coiffés de yokos impayables et doués d'organes qui rappellent la trompe du mail-coach : on peut paraître, c'est l'essentiel !

Nous sommes à Pékin, capitale d'un empire formidable de quatre cents millions d'hommes civilisés.